

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 707.—SAMEDI, 20 NOVEMBRE 1897

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. F.-X. LEMIEUX  
Juge à la Cour Supérieure



M. SCHAEFER  
Gouverneur Européen pour l'Île de Crète



UN CONVOI DE MALADES ARRIVANT A LOURDES (FRANCE)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 20 NOVEMBRE 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Pages de journal, par Aimée Patrie.—L'honneur.—Poésie : Envolée, par Paul Ivry.—Le prix du sang : Faits et légende de 1837 (avec gravures), par F. Picard.—Lourdes : L'arrivée d'un train de pèlerins, par J. Rivet.—Un pèlerinage, par J.-H. Daigault.—Poésie : L'amie, par Henry Desjardins.—L'assassinat de Rawdon, par F. Picard.—Description de nos gravures.—Petite poste en famille.—Bibliographie.—Amusant quiproquo dialogué, par J. Maxn.—Poésie : Feuilles, tombez, par J. Archambault.—Le prince et le paysan.—La mode.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES.—Portraits : M. F.-X. Lemieux, juge à la Cour Supérieure ; M. Scheffer, gouverneur de l'île de Crète.—France : Un convoi de malades arrivant à Lourdes.—La chasse au renard.—Vues de Bangkok, capitale du Royaume de Siam : Le palais principal du roi ; Pagode royale ; La muraille et les vieux canons du Palais ; La procession pour la rasure d'un jeune prince au Siam.—Le quadruple meurtre de Rawdon : Les victimes sur leur lit funèbre.—Gravure du feuilleton—Devinette.—Gravure de mode.—Rébus.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



On parle beaucoup de faire des réformes dans notre système d'instruction et déjà, avant que l'on sache exactement de quoi il retournera, deux clans se sont formés ; l'un, disposé à briser entièrement avec le passé ; l'autre, décidé à s'opposer *unguibus et rostro* à toute tentative de réforme ou d'innovation.

Il ne s'agit pas, je crois, de casser les vitres, mais seulement de les changer.

Autrefois, nos pères se contentaient de fenêtres à carreaux de verre très petits, qui tenaient les appartements dans une demi-obscurité ; aujourd'hui, voulant voir plus clair, on a adopté les grandes vitres qui nous apportent à profusion les rayons du soleil.

On n'a pas perdu au change et nul ne songe à se plaindre.

Peut-être s'agit-il d'innovations ou de changements qui donneront d'aussi bons résultats, bien que je ne puisse l'affirmer, n'étant pas dans le secret des mesures qui vont être proposées à la Législature.

Toutefois, il est une réforme que je me permettrai humblement de conseiller aux autorités ayant quelque pouvoir en la matière : c'est la réforme du système d'enseignement de l'écriture dans nos écoles.

Qui de nous ne se souvient des tortures que l'on nous imposait, au temps de notre prime jeunesse, afin de nous forcer à prendre la position " officielle," nécessaire pour faire des pleins et des déliés, suivant un angle de 40 à 45 degrés ?

Voici même un principe que je tire d'un cours de pédagogie (Michel Charbonneau) très connu :

*Position du corps.*—Règle générale, pour bien écrire, il faut être " commodément assis." Entrons dans quelques détails : le corps doit être d'aplomb, tourné un peu obliquement de manière que le côté gauche soit écarté de la table de 2 centimètres, et le droit davantage, de 5 centimètres environ ; le bras droit sera éloigné du corps de 6 centimètres au moins et la gauche de 4 ou 5 au plus, la jambe droite tenue d'aplomb, et la gauche allongée en avant pour que le poids du corps ne tombe pas sur le côté droit.

On appelle cela " être commodément assis ! " Que faudrait-il donc faire pour ne pas être du tout à son aise ?

Et, notez que l'on a soin de faire remarquer que chaque maître d'écriture " a, à cet égard, ses règles et ses chiffres," ce qui revient à dire que l'on emploie toutes les méthodes... excepté la bonne.

Je lis plus loin :

*Tenue du papier.*—Le papier sera incliné de gauche à droite, pour faciliter la pente, et dans le sens du prolongement du bras droit ; cette inclinaison ne doit jamais dépasser 45 degrés.

Evidemment ! Il faut faciliter la pente, et, puisqu'on s'est placé de côté, il est nécessaire que le papier soit aussi incliné de gauche à droite.

C'est exactement comme si on venait nous dire que, pour bien chanter, il faut toujours se mettre la bouche de travers.

Eh bien ! on commence à en avoir assez de ce système absurde et malsain.

\*\* Un professeur de l'École Normale-Laval, M. J. Ahern, frappé des inconvénients de toutes les méthodes suivies au Canada, jusqu'à présent, dans l'enseignement de l'écriture, et s'inspirant du système français, vient de publier un *Nouveau Cours Canadien d'Écriture droite*.

Et comme il ne faut jamais se prononcer à la légère, quand il s'agit d'une réforme, en matière d'instruction, nous allons, si vous le voulez bien, jeter un coup d'œil sur le cours de M. Ahern.

Je vous ai cité tout à l'heure le principe de la position du corps, tel qu'on l'enseigne depuis longtemps, voyons ce que dit le nouveau cours à ce sujet :

*Du maintien.*—Le corps de l'enfant doit être bien d'aplomb, le siège droit, les pieds appuyés sur le plancher, les coudes écartés du corps et les avant-bras appuyés symétriquement sur le pupitre.

Cette position, la plus aisée, la plus naturelle et la plus hygiénique, est celle qu'il faut toujours prendre.

À la bonne heure, voilà qui a du bon sens, et il ne s'agit plus de discuter la pente, les centimètres et toutes les insanités du vieux jeu.

Je n'ignore pas, cependant, qu'avec le système de l'écriture droite, il faut renoncer aux fantasmagories et aux fioritures de l'écriture anglaise, telle qu'enseignée malheureusement, dans la plupart des écoles commerciales, mais on gagne tant en clarté et en temps, qu'il ne faut pas se plaindre du triomphe du fond sur la forme officielle, de la belle sur la bête.

On appelle l'écriture penchée, " anglaise," mais les Anglais, toujours pratiques, l'abandonnent peu à peu pour adopter l'écriture droite.

L'écriture verticale adoptée dans l'armée, la marine et les administrations françaises, a fait des progrès énormes en Angleterre depuis quelques années et l'écriture penchée, en matière administrative, y sera bientôt chose du passé.

Notre éducation du reste, nous porte à adopter ce système. Habités comme nous le sommes à lire

livres et journaux, imprimés verticalement,—et vous savez comme il est fatigant de lire une page d'italiques—n'est-il pas rationnel d'écrire comme nous lisons ?

Le cours de M. Ahern, approuvé par le Conseil de l'Instruction publique de la province de Québec, a été mis à l'essai, l'année dernière, dans un grand nombre d'écoles anglaises et les résultats en ont été merveilleux.

Nos écoles françaises, pour la plupart, suivent la vieille routine et on s'y amuse encore à faire un tas de courbes inutiles ; cependant, quelques professeurs commencent à entrer dans la voie du progrès.

\*\* J'ai dit, plus haut, que l'écriture penchée était malsaine, et, pour le prouver, je vais citer l'opinion du Dr Arthur Simard qui, en sa qualité de professeur d'hygiène à l'Université Laval, a étudié la question au point de vue médical.

Voici comment le Dr Simard s'exprime :

Je viens d'examiner le *Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite*, que M. Ahern, professeur à l'École Normale, propose pour l'enseignement.

Je suis très heureux de voir que l'on travaille dans cette direction, car l'écriture défectueuse produit, tant chez les garçons que les filles, à l'âge du développement osseux, des attitudes vicieuses trop souvent définitives : l'écriture penchée, dite anglaise, est extrêmement défectueuse au point de vue hygiénique, vu qu'elle produit l'incurvation de la colonne vertébrale, à gauche, dans des proportions extrêmes de 30 à 40 o/o des écoliers.

La nouvelle méthode, qui est française d'essence et d'origine, met l'enfant dans les meilleures conditions pour lui permettre un parfait développement.

Écriture droite, corps droit et papier droit comme le disait un célèbre écrivain français, voilà l'idéal au point de vue hygiénique, et c'est pour cette raison que je me fais un plaisir de recommander l'adoption de cette nouvelle méthode basée sur des conditions scientifiques absolument formelles.

De plus, comme l'écriture droite est nécessairement très lisible, elle pourvoit à empêcher autant que possible le développement de la myopie, si fréquente à l'école, alors que les enfants sont obligés de faire des efforts visuels pour lire et écrire des caractères non détachés les uns des autres et, partant, trop souvent illisibles.

Je recommande donc le nouveau cours d'écriture et je suis très convaincu que son adoption dans les écoles aura pour effet de faire disparaître dans la mesure du possible la scoliose latérale gauche et la myopie dans une proportion plus restreinte.

C'est clair, net et concluant.

Pères de famille, qui tenez à la santé et aux yeux de vos enfants, vous devriez insister pour que l'on ne leur enseigne plus désormais d'autre méthode que celle de l'écriture droite.

\*\* Les typos, qui certainement sont jugés en matière de lisibilité d'écriture, vous diront tous qu'ils préfèrent composer sur manuscrit en écriture droite.

J'écris généralement droit quand je fais un travail un peu long, et je m'en suis toujours très bien trouvé et les typos aussi, je crois.

Une page de mon écriture contient la matière de deux, parfois trois pages de manuscrit en écriture penchée. Il y a donc économie de temps et de papier, c'est-à-dire d'argent.

Au reste, pourquoi se sert-on maintenant le moins possible de copistes à la main, pour recourir de préférence au clavigraphiste ?

Parce que la copie faite au clavigraphiste est droite, nette et se lit trois fois plus vite.

Un clavigraphiste fera plus d'ouvrage en deux heures qu'un copiste à la main pendant toute une journée. Il sera toujours mieux payé aussi, ce qui prouve, quoique j'aie l'air de m'écarter du sujet, que l'écriture droite imprimée ou à la main, est toujours préférable.

\*\* Les avantages de l'écriture droite sont donc tellement évidents qu'il devient nécessaire de la rendre obligatoire dans toutes les écoles, et surtout dans les collèges, puisqu'on y travaille très souvent le soir.

Que si, cependant, le mot " obligatoire " semblait excessif au premier abord, il faudrait se rappeler qu'il

s'agit, entre autres raisons, d'une question d'hygiène.

Et pour mieux justifier la campagne qu'il devient nécessaire de faire contre l'écriture penchée, je vais vous citer quelques opinions :

La revue pédagogique de Bruxelles, *La Gymnastique Scolaire* traitant ce sujet dit :

Il y a une autre question importante qui mérite de nous préoccuper dans l'enseignement de l'écriture, c'est celle de l'hygiène.

*En fournissant aux élèves une écriture bien claire, bien lisible, n'altérant pas la vue et leur permettant de garder un maintien correct, on fait de bonne et utile besogne.*

M. A. Proust, membre de l'Institut, auteur d'un *Traité d'Hygiène*, inspecteur des services d'hygiène de France, repousse la pente comme antihygiénique et dans son *Traité d'Hygiène* il dit : Il sera avantageux d'habituer les enfants à placer perpendiculairement au bord de la table le papier sur lequel ils écrivent. La position du corps sera meilleure et l'on aura ces lettres droites, vigoureuses et facilement lisibles.

M. le Dr Leplat, l'éminent ophtalmologiste de l'Université de Liège, abonde dans le même sens.

Pour qu'une écriture soit bien lisible, il faut qu'elle soit nette, vigoureuse, débarrassée de tous les traits superflus qui troublent la vue et que par son inclinaison elle n'exige pas de l'œil un véritable travail de redressement, ce travail, très compliqué, est nuisible à la vue. Quantité de médecins ont établi qu'il est la cause principale de la myopie et du strabisme dont on a constaté tant de cas dans les écoles.

M. Sluys, s'exprimant au sujet de la pente, la traite de "fantaisie de calligraphe."

*La Gymnastique Scolaire* termine cet article remarquable comme suit :

*L'Instruction Primaire*, de Paris, année 1995, No 14, sous le titre : La question de l'écriture, dit :

Le docteur Javal, bien connu pour ses travaux scolaires, vient de déposer à l'Académie de Médecine un intéressant rapport sur le meilleur remède à opposer à la myopie, dont les progrès, parmi les écoliers, ont déjà donné lieu à des enquêtes officielles. Une commission à cet effet conclut, il y a quelque dix ans, à l'adoption de l'écriture droite pour les jeunes élèves. Elle adoptait la formule : *écriture droite sur papier droit, corps droit.*

On évitera ainsi, dit-on, dans le rapport publié à cette époque, du même coup la scoliose, ou déviation de la colonne vertébrale et la myopie. Les enfants ont une tendance naturelle à écrire droit ; pour s'en convaincre, il suffit de donner à copier à de très jeunes élèves des modèles d'écriture. Si on les laisse faire, la plupart d'entre eux n'imiteront pas la pente du modèle ; ils adopteront l'écriture droite.

...Enfin l'écolier copiera toujours plus facilement des modèles d'écriture droite, et, en écrivant droit, il se tiendra plus volontiers droit, ce qui est le but qu'on se propose d'atteindre pour combattre la scoliose et la myopie.

Si, méprisant la tendance instinctive de l'enfant, qui est bonne en cette matière, on veut lui enseigner l'écriture penchée, on est en présence de deux solutions : cahier incliné à gauche, ou cahier droit. Quand on prescrit la position inclinée du cahier, la position oblique des lignes entraîne la position inclinée de la tête, laquelle réagit de proche en proche sur la position de tout le corps. "Le cahier tenu obliquement vers la gauche a pour effet de faire pencher la tête à gauche, et le reste du corps suit le mouvement pour éviter une flexion trop considérable du cou et pour ramener à droite le centre gravité ; si bien que le cahier tenu obliquement produit la scoliose ou déviation de l'épine dorsale à concavité à gauche. Quand au contraire, on exige une écriture penchée, tracée sur un cahier tenu droit, on demande une chose contre nature."

Au dernier congrès d'hygiène qui a eu lieu à Londres, il a été résolu de recommander l'enseignement de l'écriture droite dans toutes les écoles élémentaires.

En Angleterre on exige des candidats qui se présentent aux examens du service civil l'emploi de l'écriture droite.

On l'emploie dans un grand nombre d'écoles d'Ontario, du Nouveau Brunswick, de la Nouvelle Ecosse et l'on commence à s'en servir dans quelques grandes écoles de Montréal.

L'expérience a été satisfaisante, et il s'agit maintenant d'entrer dans la période d'action, c'est-à-dire qu'il faut rendre obligatoire l'enseignement de l'écriture droite.

C'est au nom du bon sens de l'hygiène qu'il faut faire cette demande.

Obliger les élèves à écrire droit est tout aussi rationnel et nécessaire que de les forcer à se lever et à se tenir proprement.

LÉON LEDIEU.

## PAGES DE JOURNAL

23 septembre 1897.

Ainsi qu'une coquette qui, pour se faire regretter davantage, se fait plus belle et séduisante au départ, voulant laisser, après même qu'elle a fui, un regret de ses sourires et l'arôme discret des fleurs dont elle est parée, septembre, en ces derniers jours, s'enveloppe des tièdes rayons du soleil et sème sur les grands arbres entourant la "maison blanche" cette poudre d'or et de carmin, premier ornement de l'automne.

Une semaine encore je pourrai, de la fenêtre de ma cellule, plonger mon regard dans les eaux bleues de la rivière Yamaska, roulant tranquille dans son lit de pierres fines, à peine ridée par la brise qui semble n'effleurer l'onde que par une caresse en passant : puis, à mon tour, je partirai.

Adieu, alors, heures de rêverie, douces heures passées à contempler les étoiles souriant à la nature endormie.

Adieu !.. Tant de fois, déjà, j'ai prononcé ce triste mot en dévorant des larmes souvent dissimulées sous un rire faisant mal. Dieu a ainsi fait la vie : ignorants du lendemain, chaque aurore nouvelle nous met en présence de l'inconnu ; mais il est des existences dont chacun des jours semble particulièrement marqué d'un nouveau et d'une séparation. Faut-il que l'âme soit vivace pour s'attacher encore, après tant de déplacements et de déceptions ! Pourtant, sitôt que je m'arrête en quelque milieu sympathique, je sens la mienne prendre racine encore et toute prête à fleurir.

J'aime déjà ici tout ce qu'il me faudra quitter demain : ma chambrette si simple et ornée seulement de mes chers souvenirs, les allées ombreuses entourant le monastère et la chapelle, surtout la chapelle, où il fait si bon, seul avec Dieu, aller se blottir dans l'ombre à l'heure où la nuit étend ses voiles...

C'est demain aussi qu'elles s'en vont, mes nouvelles amies, auprès de qui j'ai passé de si doux moments de causerie intime : les vacances sont finies, elles retournent au foyer !

Ce soir, nous nous sommes donné rendez-vous au pied du tabernacle, afin de faire, une fois encore avec les pieuses filles du Précieux Sang, l'heure d'adoration nocturne. "Je vous éveillerai, m'a dit la bonne sœur D..." Mais j'ai, bien plus qu'il m'en faut, de douces pensées en tête pour veiller jusqu'à minuit.

\* \* \*

24 septembre.

Tout passe. Enfin ! j'ai vu, la nuit dernière, les pures vierges adoratrices du Précieux Sang revêtues de la tunique rouge des martyrs, glisser sur les dalles—à cette heure de minuit—le crime semble particulièrement battre son plein sur la terre—et venir s'agenouiller, victimes expiatoires et innocentes, implorant la clémence d'un Dieu outragé et tendant, dans le mystère de la nuit, leur mains suppliantes vers celui qui pardonne.

Perdue avec mes deux compagnes dans l'obscurité profonde de la chapelle, mon regard plongeait avide au delà des grilles protégeant les stalles des religieuses, errant de l'une à l'autre et se posant, avec vénération, sur ces fronts inclinés pour la prière. De ma place, je reconnaissais la plupart des Sœurs et, dans le trouble indicible de mon âme, il me semblait que chacune de ces têtes voilées avait une auréole dessinée dans l'éclat même de la lumière électrique inondant le chœur intérieur : puis, mon esprit, malgré moi, s'égarant aux considérations matérielles, je songeais à l'héroïsme de ces chastes filles s'arrachant, dans la pleine floraison de leur jeunesse, aux séductions d'un avenir riche de sourires et de tentantes promesses, pour aller s'enfermer, avec Dieu seul, dans le silence du cloître ; abdiquant leur part des fêtes du monde, renonçant à elles-mêmes pour vivre ignorées ; restreignant leurs horizons aux limites étroites des murs d'un couvent, et leurs ambitions terrestres à l'accomplissement fidèle des trois vœux, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance.

Encore alourdie par le parfum fatal émanant du terre-à-terre où trop souvent, hélas ! s'attarde la pensée,

je ne pouvais m'élever d'un seul coup d'aile jusqu'aux régions que, par anticipation, habitent ces âmes privilégiées ; mais, sans la comprendre, j'admirais la grandeur de cette sérénité dans le sacrifice.

Peu à peu, cependant, bercée par la psalmodie rythmée qui, m'arrivant un peu voilée, semblait venir d'en haut, mon imagination, élargissant son vol, atteignit les limites où commence l'au delà ; m'y reposant un instant, je regardai ce qu'en cette vie on appelle : bonheur... Hélas !..

Ce qui, naguère, me semblait une sublime folie, m'apparut, enfin, comme la suprême sagesse et, inconsciemment, je me pris à répéter ces paroles gravées sur la porte même du cloître :

O  
beata  
solitudo  
sola beatitudo

Les religieuses avaient fini leurs prières : le silence et l'ombre succédaient dans la chapelle intérieure au doux murmure des voix, à l'éclat des lumières ; mais, inclinée sur mon prie-Dieu, plongée en une rêverie exquise, j'oubliais de partir. Mon amie, Mlle N..., me toucha l'épaule au moment où les deux *veilleuses* (les deux Sœurs désignées pour faire la visite de la maison deux fois la nuit) passaient près de moi, leurs lanternes à la main. Je me levai et sortis à mon tour.

Dans le corridor, la bonne sœur E. J... nous attendait pour guider notre retour comme elle avait dirigé notre venue.

—Comment avez-vous trouvé cela ? fit-elle en s'adressant à moi, avec un bon sourire qui flotte encore dans ma pensée.

—Oh ! c'est grand, c'est beau, je suis émue, ma sœur ; mais, ajoutai-je malgré moi, je n'aime que cette première partie.

Et, involontairement, j'éprouvais par tout le corps un léger frisson en songeant à la discipline faisant suite, pour ces vierges, à l'exercice auquel je venais d'assister.

J'étais arrivée au pied du premier des deux escaliers conduisant à ma cellule ; j'y grimpai, un peu déçu de les trouver inondés de lumière. J'aurais préféré m'aventurer dans l'ombre, glissant avec mystère, un bougeoir à la main ; me félicitant tout bas de ma bravoure, en réprimant avec peine un tremblement de peur. La délicate attention de sœur E. J..., qui avait donné partout l'électricité, m'enlevait cette petite jouissance.

Rendue dans ma chambrette, longtemps encore je rêvai, avant de m'y endormir, au charme mystique et reposant du tableau une heure entrevu.

Ah ! ceux qui crachent l'insulte à la face des religieuses, ne savent pas ce qu'est leur vie. Les couvents ne sont pas, certes, comme le disent les blasphémateurs, des asiles de la paresse : ce sont autant de ruches où chaque abeille partage, sans perdre un instant, son temps entre le travail et la prière... Et quel travail, parfois ! J'ai vu de blanches et frêles mains, qui ne semblaient faites que pour être admirées, se prêter, ici, aux ouvrages les plus pénibles, les plus grossiers.

Mais le monde, hélas ! ne sachant voir de la religieuse que la guimpe blanche et le clocher doré de son couvent, traduit à son égoïste façon cette parole déjà citée : *O beata solitudo, sola beatitudo.*

*Aimez Patrie*

## L'HONNEUR

L'honneur, ce n'est pas de l'argent ; l'honneur, ce n'est pas un carré de terre plus ou moins grand.

L'honneur, c'est l'accomplissement de ses devoirs.

L'honneur, c'est la probité...

L'honneur, c'est le respect de sa dignité d'homme et de la dignité des autres...

L'honneur, c'est le dévouement, le sacrifice de soi au bien de ses semblables ; voilà l'honneur.

## ENVOLEE !...

SONNET

Le vent du soir pleurait à travers la feuillée,  
Les oiseaux modulaient leurs plus tendres accents,  
Et cette symphonie en mon âme affolée  
Réveillait sans pitié des souvenirs touchants.

C'est qu'alors je rêvais à plus d'une veillée  
En cet endroit béni, bercé par les doux chants  
D'une fillette, hélas ! par trop tôt envolée,  
Avec mon cœur déçu de ses rêves charmants.

Et depuis, bien souvent, à l'heure où la nuit tombe,  
Surtout quand sous l'ennui mon cœur brisé succombe,  
Je viens revoir le lieu de mes premiers amours.

Mais enfin je ne puis, bien qu'ingrate et volage,  
Repousser loin de moi ta ravissante image,  
Enfant, car c'en est fait, je t'aimerais toujours.

PAUL IVRY.

Montréal, 1897.



## LE PRIX DU SANG (\*)

FAITS ET LÉGENDE DE 1837 (1)

Oh ! que l'hiver était rude !

Parfois, la bise passait en sifflant lugubrement ; parfois, elle hurlait dolement, amoncelant nuées sur nuées ; puis tout à coup les flocons en tourbillonnant obscurcissaient le jour, et durant des heures, de longues et mortelles heures, ils augmentaient leur couche ouatée si perfidement douce, où le pauvre voyageur s'endormait... pour dormir son dernier sommeil !...

Sous les cinglantes injures, devant les sanglantes injustices de l'Anglo-saxon, le peuple Canadien-français sentait la colère l'envahir. N'était-ce pas à lui, Canadien, son Canada ? N'avait-il pas le droit, droit indiscutable, droit garanti par les conventions, par le traité solennel de Paris de 1763, de garder sa Foi, sa Langue, ses Lois, et d'administrer ses affaires ?

Nous ne parlons pas du Canadien-anglais, puisque celui-ci se souleva comme le Français pour cette même liberté.

L'insurrection éclata : quelque hommes intrépides, résolus, résistèrent aux soudards bien armés, conduits par des écorcheurs, par des incendiaires. Aux fusils et aux canons, nos braves Patriotes opposaient des fourches et des faux, des canons de bois éclatant aux premières décharges. (2)

\* \* \*

Un soir, dans les premiers jours de décembre 1837, un homme jeune encore, bon et doux, savant, pieux, après avoir longuement pressé sa jeune épouse sur son cœur, lui dit de sa voix profonde :

— Prie, chère femme, pour notre beau pays ; demande que Dieu bénisse nos travaux, qu'il nous donne la victoire !

— C'est donc décidé ? dit Mme Chénier (car c'est du docteur Chénier que nous parlons). Es-tu parvenu à trouver des hommes ? Peux-tu compter sur eux ?

— Oui, chérie, j'ai trouvé des hommes, et tous

(\*) Tous droits réservés.

(1) Ce chapitre a paru récemment dans un livre intitulé : *Soixante ans de liberté*, édité par M. Bissonnette, 33, rue Saint-Nicolas, Montréal, chez qui on peut se le procurer au prix de \$1.00. Comme nous n'avons pas eu la correction des épreuves de ce récit, il s'y est glissé quelques fautes d'ailleurs sans importance : ces fautes n'existent pas dans ce que nous reproduisons aujourd'hui.

(2) Tout ce que nous rapportons des engagements des Patriotes avec les troupes Anglaises, des incendies de Saint-Eustache et de Saint-Benoît, est rigoureusement historique. Voir les ouvrages de L.-O. David, de F.-X. Garneau, et les traditions, à Saint-Eustache.



Dessin de Ed.-J. Massicotte.

En même temps, une balle atteint Chénier en pleine poitrine : il meurt face à l'ennemi. — Page 468, col. 3

paraissent pleins d'enthousiasme. Mais les chances de la guerre sont si aléatoires !...

— Parfois, en voyant l'hostilité de notre saint évêque, alors que c'est pour nos droits les plus sacrés que nous combattons, je suis pris d'un profond découragement. Faut-il continuer ?... Et si nous sommes vaincus, que deviendras-tu, toi, ma bien aimée, que deviendra notre petit enfant que nous aimons tant, que deviendront les familles de nos braves ?...

— Vas où le devoir t'appelle, mon cher. Plus tard...

— Plus tard ?... Oh ! plus tard, vois-tu, il sera trop tard. Vaincus, nous aurons encouru les censures de l'Eglise ; pas un prêtre auprès de nos blessés, pas un mot de pardon au moment suprême !... On nous condamnera parce que nous n'aurons pas réussi ; notre mémoire sera exécrée...

— Pourquoi, chéri, ces pensées douloureuses ? La fortune ne peut-elle vous sourire, surtout que vous avez le droit pour vous ?... Va, sois fort ! l'Anglais maudit veut proscrire notre race : rappelle-toi l'Acadie. Crois-tu que les évêques et le clergé ne seront pas les premières victimes, malgré leur loyauté presque incompréhensible ? Pourquoi n'élèvent-ils pas la voix pour montrer à nos barbares gouvernants leur iniquité ?

— Je sais, ma chère amie, qu'il ne s'agit pas, en ceci, d'un dogme de Foi. Cependant, nos évêques sont nos guides spirituels, et souvent il en coûte au peuple de ne pas suivre leurs avis dans les choses temporelles. Encore une fois, que deviendriez-vous si...

— Ne t'inquiète pas de nous... Je suis jeune, je puis me faire une carrière, dans l'enseignement ou ailleurs... Prions, afin que Dieu vous protège, te garde à notre amour, te ramène sain et sauf... et va ton chemin sans peur... J'ai le cœur brisé en te parlant, mais songe à ce bon peuple qui se confie à toi ; songe à notre malheureuse patrie, songe à notre Foi en péril, songe à ton enfant ! Dieu voit les consciences : il saura faire la part de chacun.

— Oui, tu es une vaillante femme, et Dieu aura pitié de nous !

Fiévreusement, il l'inonde de larmes, la couvrant de baisers fous. Pour ne pas faiblir, il s'arrache à ces étreintes passionnées ; traversant sur la glace la rivière du Chêne, qui sépare sa maison de l'église, il va retrouver ses hommes.

Certes, il n'avait pas peur, ce brave des braves : mais la veille encore, plusieurs personnes avaient rapporté de sinistres nouvelles de Saint-Charles ; on racontait que d'autres troupes canadiennes avaient été battues — c'était, sans doute, à l'escarmouche de Moore's Corner que l'on faisait allusion.

Chénier savait prévoir : oh ! s'il avait eu des armes, s'il avait pu former ses troupes !... Girod et lui espèrent contre tout espoir.

\* \* \*

On signale les Anglais.

En tumulte, les Patriotes entourent leur chef, leur bon docteur. Il relève leur courage, les met en rangs. Ils descendent la rivière Jésus, où Chénier échelonne ses hommes du mieux qu'il peut, afin, si possible, de refouler les soldats arrivant par Sainte-Rose.

Ceux-ci, commandés par le capitaine Maxime Globenski, forment une compagnie de quatre-vingts hommes bien armés : les Patriotes sont cent cinquante, il est vrai, mais la moitié sans armes à feu, tous dépourvus de munitions.

Les Patriotes n'avaient pas fait quelques pas, que le canon fait entendre sa grande voix. Etonnés, ils se retournent : derrière eux, l'infâme Colborne avec deux mille hommes de troupes va les anéantir !...

Eperdus, la plupart de nos Canadiens, à la vue de cette multitude de soldats, au bruit des boulets à mitraille éclatant autour d'eux, prennent la fuite vers Saint-Eustache : dans ce mouvement de retraite, plusieurs sont blessés encore par les décharges d'artillerie.

Chénier fait des efforts surhumains : il parvient à retourner au village avec les plus braves de sa troupe en bon ordre. Les soldats les ont suivis, amenant leurs pièces.

Le lâche Girod s'est enfui à Saint-Benoît.

Chénier, voulant mettre ses hommes à l'abri, les conduit à l'église.

L'ennemi lance une grêle de balles ; les Patriotes ripostent avec énergie. Dans l'église, ils sont deux cent-cinquante contre plus de deux mille soldats bien exercés, aguerris. Ils n'ont qu'une centaine de vieux fusils : les Anglais ont neuf canons !

Les boulets menacent de faire tomber la façade de l'église ; les clochers sont en ruines, les boulets rouges mettent le feu aux combles, la situation est intolérable pour les nôtres.

Le brave Chénier ne veut pas sacrifier inutilement ses hommes : il les fait sortir par la sacristie.

Les Anglais sont sur leurs talons : un officier pénètre à cheval dans le temple. (1)

Tous étant partis, Chénier, à son tour, escalade une fenêtre : à peine au-dehors, un coup de feu lui fracasse une jambe. Il tombe. Se relevant aussitôt sur un genou, il fait feu sur les Anglais. En même temps,

(1) Historique.

une balle l'atteint en pleine poitrine : le brave meurt face à l'ennemi !...

\* \*

Les maisons du village prennent feu tour à tour ; tout brûle, les habitations, les granges, les récoltes, les instruments de labour, les animaux que ces hordes incendiaires, féroces, ne peuvent emmener.

Sur un banc, vers le centre du village, à l'hôtel Addison, qui était alors situé où se trouve aujourd'hui le magasin de M. Alphonse Bélaïr, ils ont étendu un cadavre sanglant, méconnaissable : celui de Chénier.

Malgré toutes les dénégations, malgré les démentis intéressés après coup, même ceux que publiait, en 1896, un grand journal français de Montréal, ces chalcals ouvrirent le corps du jeune chef, en ôtèrent le cœur, le promènèrent au bout d'une lance dans les rues désertes du village (1).

Il suffit de raconter...

Le cœur saigne, le rouge de la honte monte au front, quand on songe que plusieurs compatriotes prirent fait et cause pour la force, contre le droit.

Le capitaine Globenski, fils d'un étranger paraissant d'origine Polonaise par son nom, était né à Saint-Eustache même.

Son père devait appartenir très probablement, d'après les anciens, aux grand-duché de Posen, formé des démembrements de la Pologne, constituant une province de Prusse. Cette famille était sans ressources.

Le capitaine Maxime, ambitieux, n'ayant rien à perdre et tout à gagner à se concilier les faveurs des bureaucrates, servait contre sa patrie d'adoption et fit le coup de feu contre ses frères.

En vain, un ouvrage, d'ailleurs sans valeur, publié plus tard, essaya de déverser l'ignominie sur les braves de 1837 : l'ignominie n'atteint que ceux qui trahissent, mais jamais, non ! jamais, celui qui sait mourir pour Dieu, pour ses foyers.

Un traître guida Colborne de Montréal à Saint-Eustache : il se nommait Loiselle. Pour sa récompense, il fut nommé la même année gardien au Palais de Justice de Montréal, place qu'il occupa pendant cinquante ans. (2)

\* \*

Isolés, sans secours des autres villages, les quelques paysans de Saint-Benoît se virent réduits à l'impuissance : et le cynique John Colborne, avide de sang et de ruines, fit promener ses torches par toutes les demeures des suspects, là comme à Saint-Eustache. Pas un homme de Saint-Benoît, cependant, n'avait fait le coup de feu.

Les femmes ni les enfants n'étaient responsables—j'entends, à cause de leur faiblesse : car ces femmes héroïques poussaient leurs pères, leurs frères, leurs époux à défendre la cause de l'âtre et de l'autel—ils n'étaient nullement responsables des actes des hommes.

Pour les Anglais, il n'est rien de sacré. Cet outrageux Colborne a-t-il quelque chose dans la poitrine à la place de cœur ?—Mais que lui importent, dites-le-moi, les souffrances, les sanglots déchirants, la mort de cent innocentes victimes ?

Il avait promis d'épargner Saint-Benoît : lâche, il est tout autant parjure.

N'a-t-il pas l'exemple du vendeur de chair humaine, au siècle passé en Acadie, le trois fois maudit Lawrencé ; et ne trouvera-t-il pas un supplice aussi cruel que ceux de cet exécré galonné ?

Sa face de damné a un effroyable rictus : oui, il a trouvé !

Oh ! je sais : Gosford règne ; mais n'est-ce pas cette bête fauve qui gouverne ?

Il met à prix la tête des malheureux fugitifs : il cherche, le *Vieux-Brûlot* perfide, à susciter des traîtres parmi les nôtres !...

(1). Toute cette scène de cannibales est rigoureusement vraie ; on sait que les démentis ont été achetés.

(2) Ce fait, complètement inédit, nous a été rapporté par une personne absolument autorisée, puisqu'elle touche à la famille de ce fonctionnaire.

Sur les débris calcinés de ce qui fut Saint-Benoît, Saint-Eustache, les cloches, suspendues dans des charpentes provisoires, sonnent à la joie... et ce sont des plaintes heurtées, s'épandant sur ces ruines fumantes.

Elles annoncent la poétique fête par laquelle s'ouvre l'année liturgique, la fête de la paix, la fête du pardon, la douce et gracieuse fête de Noël.

Dans les familles, la sonnerie résonne comme un glas : presque à chaque table il reste, chaque jour, un ou plusieurs couverts indiquant la place d'un ou de plusieurs absents ; ces places restent obstinément vides, non moins obstinément marquées à chaque repas. Y a-t-il quelque espoir encore ?

La nuit, quelquefois, un malheureux se traîne, épuisé, d'un village à l'autre : on l'accueille à bras ouverts, on le cache où il se présente ; mais il ne peut rester nulle part, sa présence est un danger. L'annonce a été faite publiquement du prix offert par le gouverneur Gosford pour la tête de chaque chef de notre guerre des paysans.

*Ermin Picard*

(A suivre)

## LOURDES

L'ARRIVÉE D'UN TRAIN DE PÈLERINS

(Voir gravure)

...C'est un moment solennel, que celui de l'arrivée du premier train des pèlerins. Ce sont les plus souffrants qui nous arrivent, ceux qu'il va falloir porter bien délicatement sur des brancards.

Malgré l'heure matinale, (il est quatre heures à peine), la première équipe de brancardiers est à son poste.

On inspecte avec soin les voitures à bras, on regarde si tout est bien à sa place, si les courroies sont bien solides, si les brancards sont bien disposés sur le quai.

Tout est en ordre, on n'attend plus que les pauvres perclus à qui l'on devra donner des soins tout particuliers ; qui sait si, par une faveur toute spéciale, ils n'obtiendront pas la guérison demandée ?

Des religieuses de l'Hôpital des Sept Douleurs et quelques dames patronnesses de l'hospitalité, ont devancé les brancardiers et depuis longtemps déjà attendent ces messieurs pour installer voitures, brancards, et coussins.

Enfin, tout est prêt : il ne manque plus que les malades. Hélas ! ils arrivent bien nombreux : un millier au moins viennent cette année demander à la Vierge de la Grotte de Massabielle, la guérison, ou un soulagement à leurs misères.

La bise souffle assez fort du côté de Pau ; probablement elle apportera avec elle le mauvais temps, c'est sur son aile peut-être que le roulement lointain du train que tous attendent depuis l'aurore, nous arrivera bientôt. Tous les regards, soucieux, se tournent vers l'horizon, et scrutent les gros nuages gris, bien bas, qui voilent la cime des montagnes.

Il avait tant plu la veille, on craignait tant l'ondée pour ces pauvres malades, qu'il va falloir *hospitaliser* au plus tôt, pour revenir ensuite, avec une escouade plus nombreuse de brancardiers, recevoir les infirmes des autres trains qui se succéderont tous les quarts-d'heure dans l'avant-midi.

La pluie qui tombait tout-à-l'heure en abondance vient de cesser comme par enchantement, les nuages se dissipent. Un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines.

Le sifflet de la locomotive, strident, aigu, nous annonce l'entrée du train en gare.

Grâce à la complaisance des employés, les curieux nombreux, qui à l'arrivée d'un train de malades se pressent en foule sur les pas des brancardiers, sont vivement refoulés en dehors des barrières pour ne pas entraver la descente toujours pénible de tous ces pauvres malheureux.

Le service se fait avec ordre.

Les malades sont déposés sur les civières avec beaucoup de soin et beaucoup de ménagements. Sur ces figures tourmentées par la souffrance et par la fatigue se voit le cachet de cette résignation chrétienne qui fait la force et la consolation du disciple de Jésus-Christ.

Quelle consolante émotion s'empare de tous à ce spectacle touchant : quelle place au monde à jamais reçu tant d'infortunés ? quelle place au monde à jamais entendu une telle explosion de foi ? quelle place au monde à jamais vu tant de merveilleux, tant d'extraordinaire et tant de sensationnel ? Le religieux silence, que commandera bientôt une procession du Saint-Sacrement, s'empare de la foule des croyants. Spectacle unique au monde ! spectacle qui ne se voit qu'à Lourdes...

G. RIVET.

Hospitalier de N.-D. de Lourdes.

## UN PÈLERINAGE

A l'heure où le soleil déjà apparu à l'horizon prend sa course au milieu de cette voûte immense qui entoure le globe terrestre, la cloche nous arrache brusquement au sommeil pour nous faire éprouver une joie dont nous n'avions pas jusque là goûté les douceurs. Cette journée qui commençait devait compter parmi les plus mémorables de notre séjour au collège. Nous allions faire un pèlerinage à la très sainte Vierge, et nous éprouvions tous une de ces émotions délicieuses qui nous faisaient désirer ardemment l'heure du départ.

Tous brûlaient de donner à Marie un nouveau gage d'amour.

Le temps était superbe, le beau soleil de mai montait majestueux dans un ciel sans nuage, pendant que les petits oiseaux, voltigeant sur le bord de la route et sur les verdoyants massifs de fleurs, chantaient le gai retour du printemps. Un air frais nous caressait, nous apportant les parfums embaumés des arbustes à peine fleuris.

Enfin nous arrivons, nous prenons place dans la nef de cette modeste mais admirable chapelle. Un tendre petit oiseau, égaré sans doute, pénétra avec nous dans le lieu saint, se percha sur le haut des fenêtres, sur les lustres, partout, voltigeant, sautillant de place en place et faisant entendre les notes suaves de son doux chant.

Nous nous réjouîmes à la vue de ce bon augure ; il nous sembla voir en lui un messager des célestes demeures, un envoyé de la Reine des cieux pour nous dire qu'elle acceptait nos prières.

La messe commença aussitôt, et les élèves se firent entendre à tour de rôle ; heureux de redire dans ces chants sacrés de la liturgie, les beautés et les bienfaits sans nombre de la Vierge Immaculée.

Le bon curé de la paroisse, le Rév. M. X..., fit un sermon très goûté. L'onction touchante de la parole sacrée pénétra nos cœurs et nous excita à l'amour du divin agneau que nous allions recevoir.

Enfin nous vîmes arriver ce moment le plus heureux de notre petit voyage : toute la congrégation s'approcha de la table sainte, tous furent à l'auguste banquet pour terminer ce pèlerinage qui avait été le vœu le plus cher de nos cœurs.

Après la messe on nous fit monter à l'étage supérieur où une table chargée de rafraîchissements nous attendait. La prévoyance de ce bon M. X..., y avait placé toutes sortes de bonbons, des fruits, du lait. Inutile de dire que nous fîmes honneur à sa table : d'autant plus qu'il nous avait fait promettre de ne rien laisser.

Nous lui chantâmes quelques vers et nous revîmes au collège enchantés, heureux de notre petite promenade matinale.

J.-H. DAIGNAULT.

Saint-Félix, Man.

Les jeunes gens sont plus longs à sevrer que les enfants.—CH. DE BERNARD.

## L'AMIE

*Dès que je te parlai je relus dans tes yeux  
Combien l'homme est plus fort d'être aimé d'une femme.  
Ma fierté s'est nourrie à comprendre ton âme  
Où germent tout d'espoir et de secrets joyeux.*

*Enfant tout dans mon cœur a ressenti la flamme  
De tes regards brûlants,—d'azur comme les cieux—  
Et, j'en ai pris la part qu'un ami te réclame  
Pour réchauffer en moi l'ange capricieux.*

*Qui sans cesse me donne une ivresse inconnue  
Et qui m'a fait pleurer l'averse de la nue  
Pour la fleur d'une bouche ou le blanc lys d'un front.*

*Et, je ne voudrais pas que ta grâce dérobe  
Mon amour indiscret dont je sens le vol prompt  
Poser presque son aile en un pli de ta robe.*

*Ne me regardes.*

## L'ASSASSINAT DE RAWDON

(Voir gravure)

Qui a semé, récolte !

C'est une besogne infâme, d'une barbarie abjecte, que celle de jeter à tous les vents, dans toutes les imaginations, les récits de meurtres, de suicides, de toutes les turpitudes physiques et morales d'êtres dépravés et pourris, qu'aucune instruction ni éducation n'a formés.

Il faut gagner de l'argent ! L'argent récolté sur les cadavres n'a pas d'odeur, soyez sans crainte ! S'il existe encore, quelque part, un imbécile, un niais, journaliste ou archevêque, osant dire : " Ces récits, ces exposés des hontes et des misères de fauves égarés parmi les hommes, tout cela est malsain, mauvais, condamnable : une plume qui se respecte et respecte les autres ne peut ni ne doit reproduire ces choses, parce que cette reproduction a toujours des effets désastreux ! " Si cet imbécile ou ce niais existe encore, c'est un triple sot, fût-il, je le répète, archevêque ou journaliste !

Il faut que ces crimes, avec leurs épouvantants détails, soient rapportés ; il faut que l'honneur des familles puisse être perpétuellement menacé, qu'un ivrogne quelconque puisse souiller des réputations, exciter au meurtre, pousser au suicide, donner des idées de bestialités, dût-on, pour cela, publier des cartes ou des lettres de curé, dont les expressions font travailler les jeunes imaginations ; il faut, vous dis-je, entrer dans des détails que les sapeurs ne toléreraient pas dans leurs casernes : *cela paie !...*

Il n'y a pas d'excuse, aucune excuse à cette honte inique de notre siècle : s'il est quelqu'un qui abrute notre peuple, qui va le faire tourner en peuple de barbares féroces et suant le sang, c'est bien celui qui édifie sa fortune sur ces chairs pantelantes !

Un célèbre bâtonnier de l'ordre des avocats à Paris, M<sup>re</sup> Rousse, si nos souvenirs sont exacts, disait, avec combien de raison : " Ce n'est point l'être pervers que vous avez sous les yeux que vous devez frapper, car vous vous tromperiez. Ceux que vous devez condamner à mort, ce sont les artisans de la perversité que vous remarquez en ce précoce assassin, ce sont les journalistes, les auteurs de romans infâmes, donnant tous les détails les plus minutieux du crime, préparant ainsi, instruisant d'autres criminels : voilà les seuls, les vrais coupables ! "

Et l'avocat, éminent parmi les éminents, avait raison.

Nous n'avons rien autre à dire en jetant les yeux sur le groupe effrayant des quatre enfants tués, la semaine dernière, à Rawdon.

FIRMIN PICARD.

Quand tu es seul songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.—(Proverbe oriental.)

## NOS GRAVURES

M. F.-X. LEMIEUX]

F.-X. Lemieux, avocat fort distingué, député de Lévis et de Bonaventure au parlement de Québec, vient d'être désigné pour occuper le siège de juge de la Cour Supérieure, à Arthabaska, en remplacement de son beau-père, l'honorable juge Plamondon, admis à la retraite.

M. F.-X. Lemieux est né à Lévis le 9 avril 1841, étudia au collège de Lévis et au séminaire de Québec, fut admis au barreau en 1872, puis nommé avocat de la couronne à la Beauce.

Il épousa Mlle Plamondon, fille de l'hon. juge qui vient, nous l'avons dit, d'être admis à la retraite sur sa demande.

M. Lemieux fut candidat à la députation de Québec en 1878 et en 1882, mais échoua. En 1883, il était élu par Lévis, et réélu en 1886, en 1890, puis aux dernières élections.

LA CHASSE

On dit souvent : " Rusé comme un renard. "

S'il faut en croire le fabuliste, le rusé fut un jour bien attrapé par commère la cigogne, ne passant pas précisément pour un modèle d'astuce : c'est quand la cigogne lui servit un plat à sa façon, dans une longue bouteille où le museau du sire ne pouvait entrer. La cigogne avait été jouée peu auparavant ; mais elle a pu dire, avec intime satisfaction, que c'est double plaisir de tromper un trompeur.

Notre gravure nous montre un nouveau tour de maître Fox : poursuivi par la meute, il rencontre un arbre penché, et voilà notre drôle sur un arbre perché.

Les chiens paraissent furieux ; je dirai même mieux (disait un de mes vénérables amis) : ils n'ont pas l'air contents du tout !...

LE GOUVERNEUR DE LA CRÈTE

Les puissances européennes viennent de désigner, comme gouverneur de la Crète, un de mes compatriotes : le Colonel Schaefer, né en 1856, à Luxembourg, capitale de notre joli petit Grand-Duché.

Ce tout jeune colonel a passé près de vingt ans dans le Levant, faisant des études remarquables pour différents gouvernements : suivant, comme attaché à leur état-major, les généraux Laham et lord Wolseley, dans les campagnes du Soudan oriental et du Nil, cette dernière, dans le but de porter secours à Gordon. — Le colonel Schaefer, outre les principales langues européennes, parle couramment le turc, l'arabe et un peu le grec moderne. Il a épousé une Arménienne de la famille Dadian, une des premières de Constantinople. Le nouveau gouverneur conserve la qualité de Luxembourgeois, puisque c'est en vertu d'une autorisation régulière qu'il a pris du service à l'étranger.

SIAM

A l'occasion du récent voyage du roi et de la reine de Siam en Europe, nous avons donné, dans notre numéro 701 du 9 octobre dernier, les portraits de ces deux souverains.

Le Siam se trouve dans le pays du milieu de l'Indo-Chine, grande presqu'île d'Asie au sud, en face des Indes Anglaises qui sont également au sud de l'Asie, mais à l'ouest de l'Indo-Chine.

La France possède presque tout le pays entourant le royaume de Siam : les Siamois, fourbes comme tous les Asiatiques, ont attaqué sournoisement les postes français, et cherché à combattre l'influence de la France sur le Laos, pays du bassin du Mékong, grand fleuve de l'Indo-Chine.

L'Angleterre joue, là encore, son double jeu, on a pu le voir fort aisément lors de la visite des souverains Siamois en Europe.

Bangkok est la capitale du royaume. Là, on trouve un semblant de civilisation, qui s'éteint aux murs mêmes de la ville : tout le peuple est plongé dans la pourriture asiatique et barbare dont les chinois peuvent donner une idée. La ville compte cinq cent mille habitants.

Il y a, à Bangkok, plus de trente pagodes royales, d'une richesse extraordinaire. L'intérieur est féerique. On pénètre sous un dôme élevé, dont les parois resplendissent de peintures et de dorures. Au milieu une idole colossale, d'une pierre quelconque, recouverte de plaques d'airain parsemées de pierres fines.

Dans la pagode de notre gravure, se trouvent deux idoles : un Boudha accroupi, en or massif, de plus d'une verge et demie de hauteur ; la seconde, au-dessous, de quatre pouces plus grande que la première est entourée d'ornements et de pierreries, et est formée elle-même d'une seule émeraude. Elle vaut plus de deux cent mille dollars.

Le pavé de cette pagode est fait de grandes dalles de marbres (une dalle est une grande pierre plate que l'on dispose en pavé, dans les églises, sur les trottoirs etc. : et non une gargouille de toit, ou la gouttière du toit). Sur ces dalles, des nattes d'argent.

Les palais, comme les pagodes, sont d'une magnificence extraordinaire. Celui que donne notre gravure est entouré d'une vaste enceinte de hautes murailles ayant plus d'un quart de lieue de tour. Les diverses entrées en sont gardées par des postes militaires et des canons. Toute l'enceinte est pavée de larges dalles de granit et de marbre ; au milieu de la grande cour s'élève majestueux le *Mahafrasad* à quatre façades, aux sculptures magnifiques, surmonté d'une haute flèche dorée : c'est là que le roi reçoit les ambassadeurs. C'est là qu'on place le cadavre du roi dans une urne d'or, pendant près d'un an, avant de le brûler. C'est là qu'enseignent les *talapoins* (prêtres de Siam) : la reine et les esclaves entendent, cachées par des rideaux. Le trône du roi, dans le palais, a la forme d'un autel, surmonté d'un dais à sept étages.

Une cérémonie bizarre et curieuse, c'est la rasure du toupet, que riches et pauvres tiennent à célébrer.

Jusqu'à douze ou treize ans, les enfants des deux sexes portent un toupet circulaire de deux pouces de diamètre, bien peigné, bien arrangé, pommadé, gracieusement noué. On les conduit alors en grande pompe à la pagode. Mais avant leur départ, ils se prosternent jusqu'à terre devant leurs pères.

Hélas !... ces barbares valent mieux que bien des civilisés !

Trois jours sont consacrés à la prière ; le quatrième jour, les talapoins récitent de longues oraisons sur l'enfant, puis, rasant eux-mêmes le toupet chargé de bijoux précieux.

Les invités félicitent l'adolescent qui change son langouti rouge contre un blanc.

Cela rappelle les cérémonies des Romains, lorsque leurs jeunes gens dépouillaient la robe prétexte pour revêtir la toge, vêtement de l'homme fait.

A la suite d'incidents trop longs à raconter ici, le roi-soleil, Louis XIV, envoya, en 1685, une ambassade extraordinaire au roi de Siam, Tchaou-Naraia, cinquante-deuxième roi.

L'étiquette d'alors obligeait l'ambassadeur à élever la lettre jusqu'au roi de Siam. C'était M. le chevalier de Chaumont, accompagné de M. l'abbé de Choisy et plusieurs gentilshommes, qui devait remettre la lettre de Louis XIV. Il refusa de s'humilier et d'humilier la France, et le roi de Siam dut se pencher à mi-corps pour atteindre la lettre.

L'Ambassadeur de France avait raison, après tout.

Nous avons puisé nos renseignements ci-dessus en majeure partie dans les colonnes du *Pèlerin*, excellent journal de Paris.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Gilberte, Québec.—Qu'il est doux, d'entendre un enfant parler de son amour pour sa mère. Qu'il est doux même, quoiqu'on se sente transpercé soi-même de douleur, de voir l'enfant pleurer sa mère partie pour le ciel : toute bonne mère doit, en effet, avoir une place magnifique auprès de Dieu. Avec un grand évêque je dirai : Je me mettrais à genoux devant une mère !—Une larme sur son tombeau, c'est un baume si suave sur le cœur, que nous en ferons profiter nos aimables lectrices et lecteurs.

Mlle Eleri.—Je vous répète ce que je dis à Mlle Gilberte.—En ce mois des âmes, qu'il fait bon voir l'amour, la reconnaissance des enfants pour leurs parents ! Votre tendre souvenir paraîtra.

Dr J.-N. L., Saint-Henri.—Il y aurait une légère modification à apporter après le quarante-huitième vers. Avez-vous une copie ? ou prendrez-vous celle-ci ?—Il s'agit de la petite élégie.

Rigolo.—Il faut bien que vous preniez patience : que de réclamations nous recevons ! Nous serions si heureux de contenter tous nos chers collaborateurs !—Merci des bonnes choses que vous me dites.—Si vous n'écrivez plus d'ici aux vacances, vous auriez tort, cependant, d'abandonner l'étude.

Léonidas T., Québec.—Voulez-vous être assez aimable de nous donner votre adresse, et voulez-vous bien me dire, à moi seul, votre âge ? Je vous écrirai.

Alphonse G., Montréal.—Vous savez, cher ami, combien je m'intéresse à vous, à tous ceux qui étudient seuls, et veulent parvenir. Mais je vous rendrais un fort mauvais service, si je vous disais de continuer la poésie. Croyez-moi : ne l'essayez plus.—Vous réussissiez si bien les petites *Nouvelles* : pourquoi ne continueriez-vous pas ce genre, plutôt que l'autre auquel je le crains, vous n'arriveriez pas aisément ? Votre ami F. P...

Dr G.-F. T., Montréal.—Nous donnerons donc, suivant votre désir, la dernière modification.—Je vous l'ai dit : le tout est très bien maintenant... il ne manque plus que la place dans notre MONDE ILLUSTRÉ, quatre fois trop petit !

Mlle Ninon.—Présenté par un aussi charmant collaborateur, le dernier désir sera un premier ordre pour nous.

Eugène M., Québec.—Pourquoi, dites-le-moi, jetteriez-vous le manche après la cognée ? Ce serait grand mal ! Continuez.—Vous trouverez quelques changements : pardonnez-les ; s'il vous suggèrent des idées, tant mieux !—Merci de votre aimable petite lettre et comptez sur votre ami.

X. Ouimet.—Voulez-vous être assez bon de nous donner votre adresse ? Etes-vous étudiant ? Si oui, dans quelle institution ? Voulez-vous bien, à moi tout seul, me dire votre âge ?

J.-B. C., Québec.—On est tout heureux, et tous heureux ici, de vous revoir. Pour moi, je suis confus de ce que vous me dites, et je vous remercie de votre confiance.

Joseph A., Montréal.—Le petit chant... patriotique (?) aura son tour. Merci de votre bonne lettre.

Emery D., Joliette.—C'est un souffle biblique !—Nous voudrions publier bientôt : mais nous sommes si surchargés !

Albert Ferl., Montréal.—Voulez-vous être assez aimable de venir au bureau pour affaire vous concernant ?

## BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons le premier numéro d'un nouveau journal : *L'Étudiant*, organe des élèves des Facultés de Laval.

C'est chose excellente de voir nos jeunes gens les plus instruits faire profiter, non seulement les leurs, mais le public en général, de leurs connaissances, de leurs observations ;—mais surtout, c'est chose vraiment méritoire pour eux, que d'avoir créé cet organe par lequel ils pourront pousser leurs meilleurs écrivains (c'est-à-dire, presque tous les étudiants).—Nous ne saurions trop les engager à demander échange de leur nouveau bulletin, avec le beau journal faisant autorité : *L'Étudiant* (catholique) de Gand—Belgique.—Ils y verront ce que peuvent des jeunes gens unis.

Il y a quelques critiques à faire sur leur premier numéro : ces critiques portent plutôt sur la partie matérielle que sur la partie littéraire ; ce n'est donc pas la peine d'en parler. Le deuxième numéro sera, nous n'en doutons pas, parfait sous tous les rapports.

Il se publie, au Canada, des journaux ou revues vraiment dignes d'intérêt... mais qu'on les soutient peu !

Nous avons parlé déjà du *Naturaliste Canadien*, si instructif, si peu coûteux, si bien fait, se publiant à Chicoutimi. Nous en reparlerons.

Nous avons attiré aussi l'attention de nos nombreux lecteurs sur le *Bulletin des Recherches Historiques*, édité par M. Pierre-Georges Roy, 9, rue Wolfe, à Lévis.

Voyons : quand on aime son pays, comment est-il possible de ne pas s'intéresser à sa faune et à sa flore : ce que décrit si magistralement le vénéré supérieur du collège de Chicoutimi dans son *Naturaliste Canadien* ?

Quand on aime son pays, où tout doit rappeler à un fils ce que son père, son aïeul, ses aïeux ont fait, comment peut-on ne pas suivre avec bonheur les faits et gestes de ces aïeux, surtout quand ces faits et gestes sont glorieux toujours et partout ? Et qui les exhume, ces exploits de nos prédécesseurs ?—M. P.-G. Roy, dans son *Bulletin des Recherches Historiques*.—Soutenons donc, et celui-là, et celui-ci : c'est notre honneur !

## DRAME DE RAWDON

Complainte des quatre victimes du terrible drame de Rawdon, avec portrait et musique. Prix : 35 cents la douzaine ; cinq cents la copie. En vente dans les dépôts de journaux.

Dépôt principal : 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

## AMUSANT QUIPROQUO DIALOGUÉ

Il s'agit de deux chasseurs, dont l'un a été attaqué par des voleurs au détour d'un bois :

—D'où viens-tu, lui demande son ami en le voyant accourir tremblant.

—Je viens... je viens... de la forêt.

—Et tu as eu peur en traversant les bois ?

—Dame, j'ai été attaqué par des voleurs.

—Toi ? allons donc !... Combien étaient-ils ?

—Sept.

—Tu dis ?

—Je dis sept.

—Dix-sept ?

—Non... sans dix...

—Cent dix ?

—Non... sans dix ! sept !

—Cent dix-sept ?

—Mais non... sept sans dix !

—Sept cent dix ?

—Sapristi ! sept, sans dix !... sept !

—Sept cent dix-sept ?

—Mais, comprends donc, je dis sept, sans dix.

—Dix-sept cent dix ?

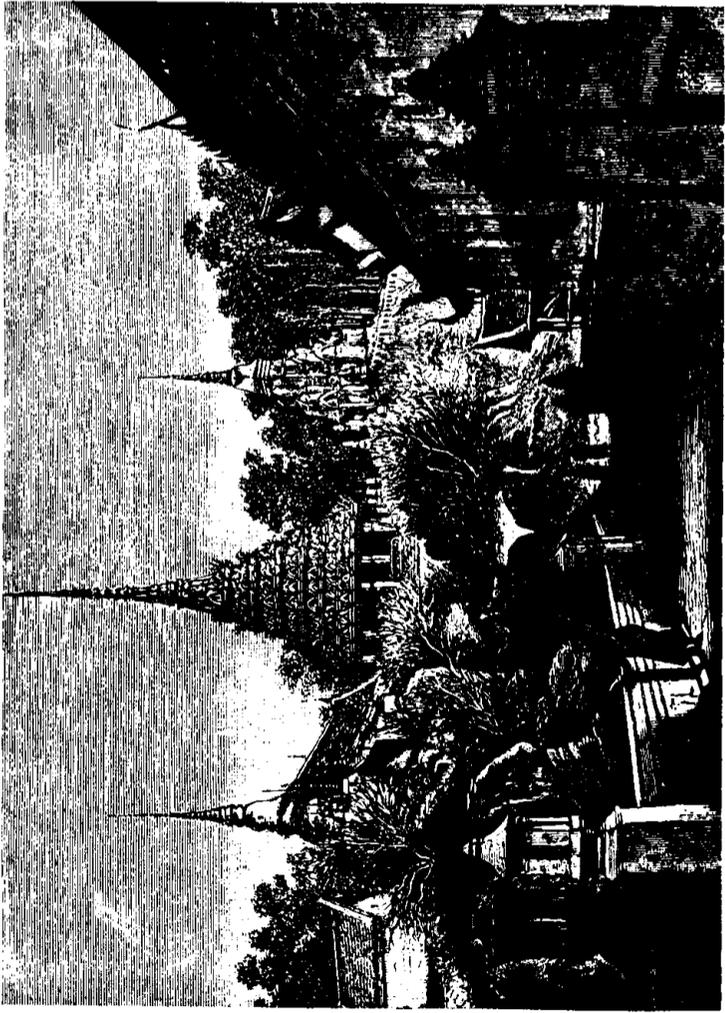
—Mais non, que diable ! je te dis sept, sans dix..., sept !

—Dix-sept cent dix-sept ! c'est différent ; mon ami, je te pardonne d'avoir eu peur.

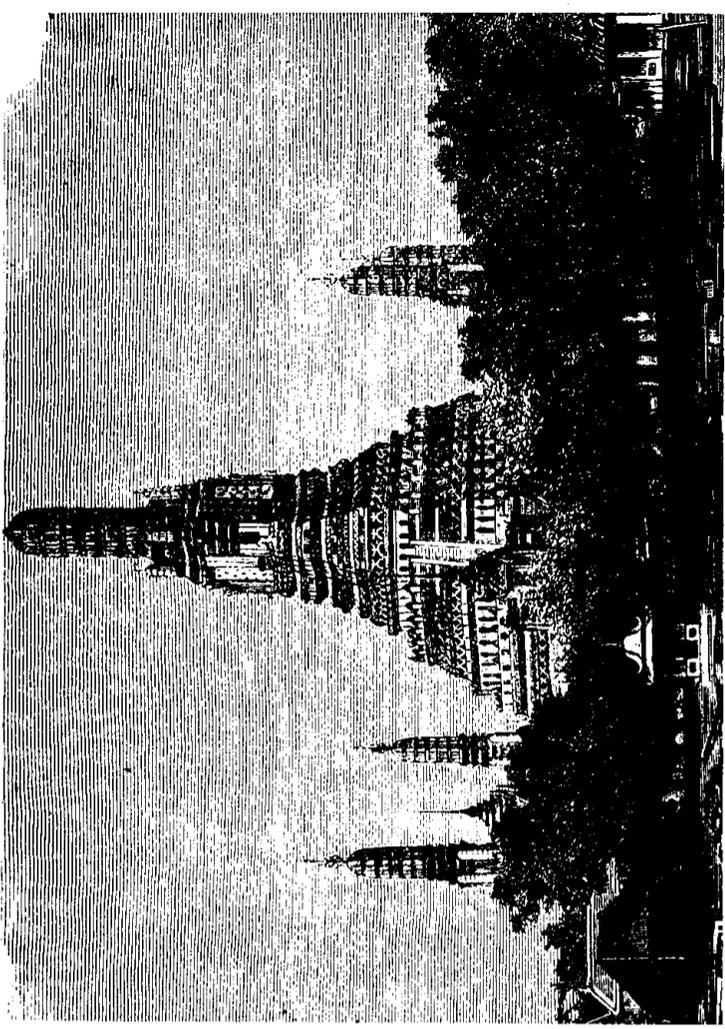
J. MAXN.



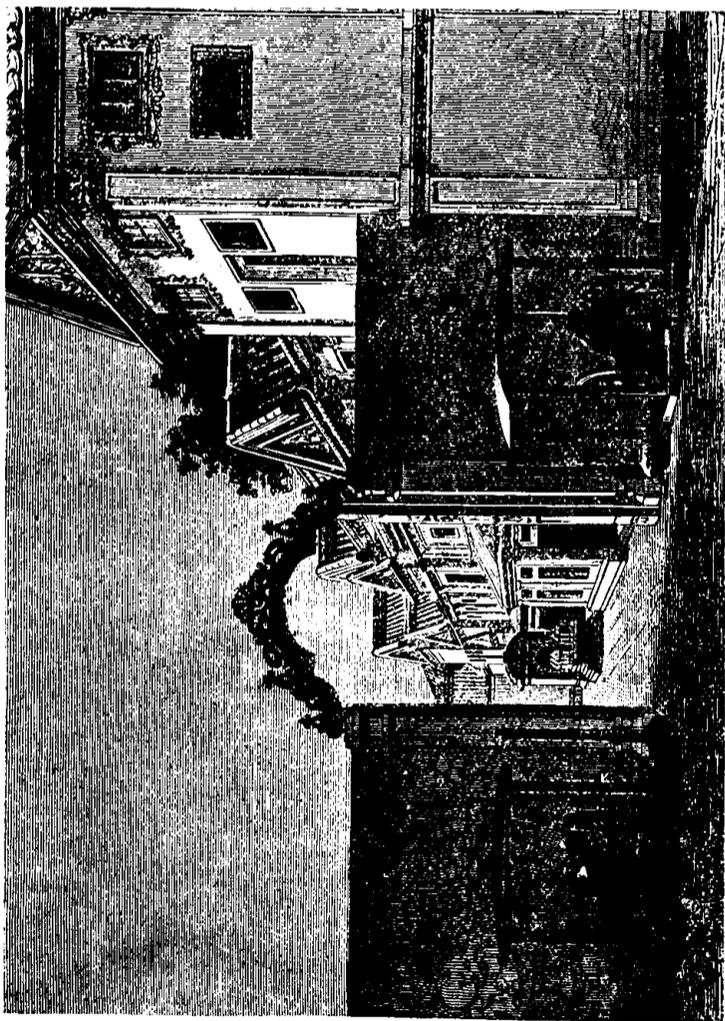
UNE AMBASSADE FRANÇAISE A LA COUR DE SIAM, EN 1685



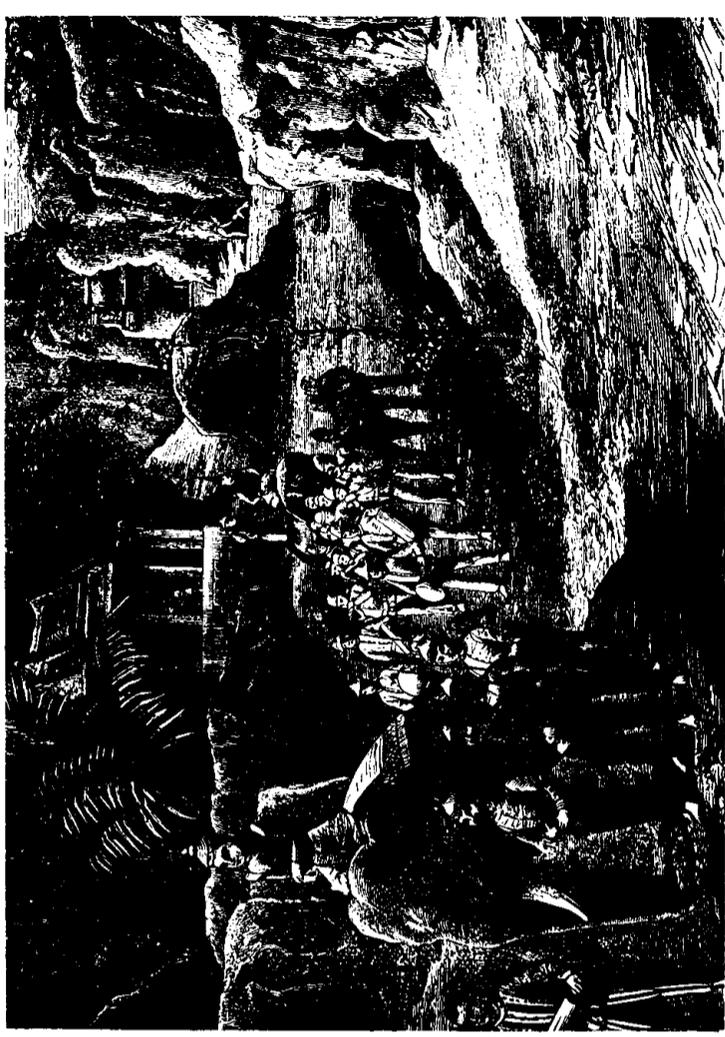
Le Palais principal du Roi de Siam



Pagode Royale

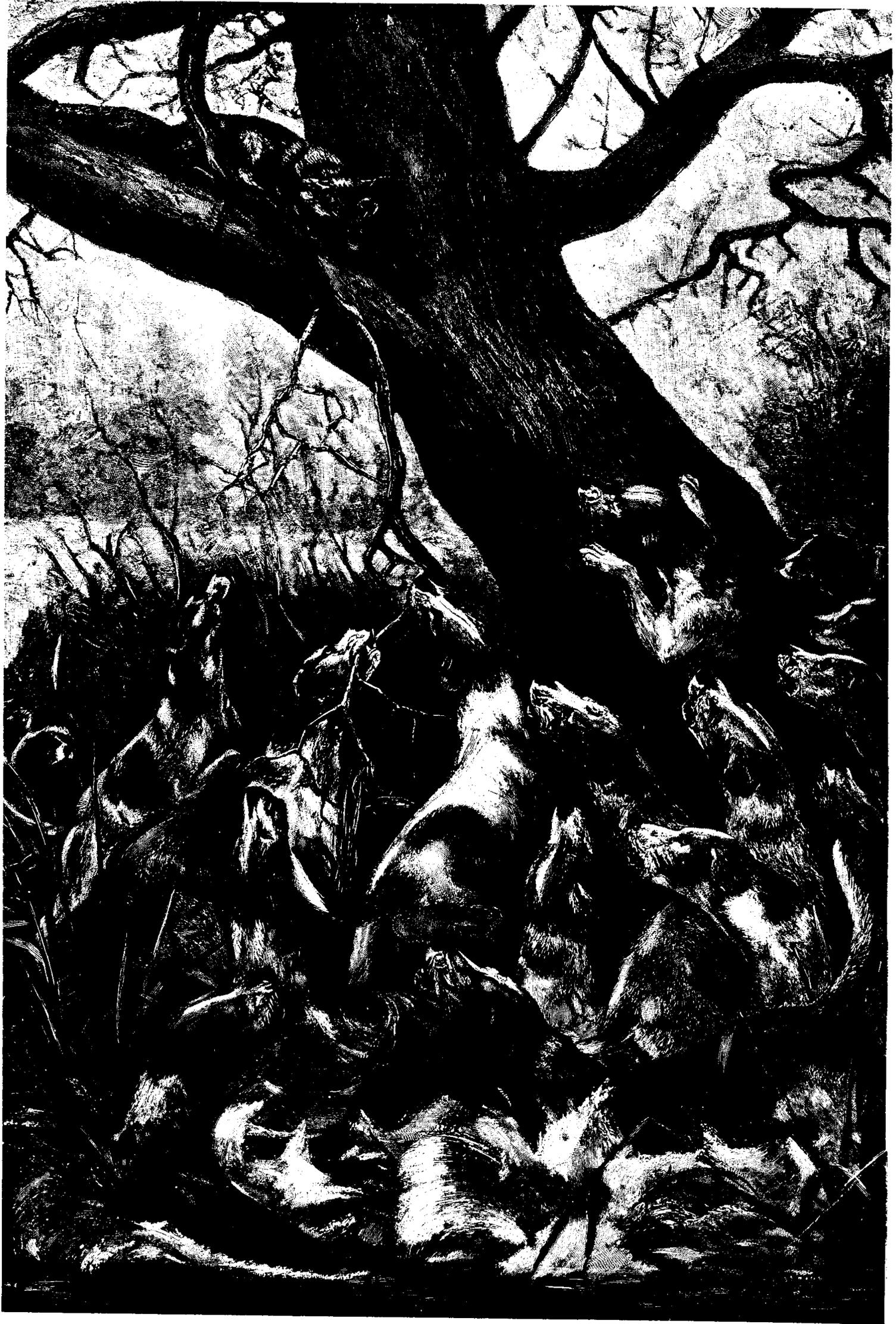


La muraille extérieure et les vieux canons du Palais Royal



La procession pour la rasure d'un jeune prince au Siam

VUES DE BANGKOK, CAPITALE DU ROYAUME DE SIAM



LA CHASSE

## FEUILLES, TOMBEZ

Feuilles mortes tombez, sous les coups du mistral  
Tombez, tourbillonnez sur le sol glacial ;  
Chênes, ormes, bouleaux, dépouillez vos fronts sombres,  
Que vos branches n'aient plus leurs douloureuses ombres.

\* \*

Fuyez, envollez-vous aux quatre vents du ciel ;  
Dispersez bien au loin votre accent trop cruel,  
Emportez avec vous nos douces s'ouvenances,  
Mais emportez aussi nos amères souffrances,  
Avec vous vont sombrer d'ineffables plaisirs,  
De suaves bonheurs, de joyeux souvenirs.  
Avec vous je le sais disparaissent les rêves  
Dans les bois, sur la mer, sur le sable des grèves,  
Le charme pénétrant de l'été, des beaux jours,  
La nature parée et ses brillants atours ;  
Mais si le souvenir des beaux mois de vacances  
Est entouré d'amour, de douces jouissances,  
Il est aussi l'écho de douloureux chagrins.  
S'il éveille en nos cœurs quelques sons argentins,  
Il fait aussi vibrer le glas de la souffrance ;  
Et du bonheur passé, la tendre s'ouvenance  
Apporte avec son charme une amère douleur.  
Le plaisir sans revers n'est pas notre bonheur.  
Ils ne sont pas pour nous ces beaux jours sans nuage,  
Et ce ciel si brillant exempt de tout orage  
Quand on se croit plongé dans les plus doux bonheurs  
Après, à peine un jour, on n'y voit que des pleurs  
Et c'est pourquoi je veux que les feuilles jaunies,  
Dispersent dans le vent leurs tristes harmonies.

\* \*

Feuilles mortes tombez, sous les coups du mistral  
Tombez, tourbillonnez sur le sol glacial ;  
Chênes, ormes, bouleaux, dépouillez vos fronts sombres,  
Que vos branches n'aient plus leurs douloureuses ombres.

*J. Archambault*

## LE PRINCE ET LE PAYSAN

Un prince faisait son voyage de noces, en compagnie, bien entendu, de la princesse, sa femme.

L'heureux couple traversait, incognito, la Forêt Noire, si renommée pour la plus grande beauté de ses sites charmants. Ils cheminaient à petites journées, ne manquant jamais l'occasion de se reposer au moindre petit village qu'ils rencontraient sur leur parcours, pour jouir à leur aise et loin des regards incommodes, de leur nouveau bonheur et des sites pittoresques de ces différents endroits.

Assis, un jour, à l'ombre d'un arbre sur le bord du chemin, le prince, comme le plus commun des mortels en pareille circonstance, avait passé son bras autour de la taille de la princesse et l'attirant doucement à lui, murmura d'un ton passionné, en regardant le ciel :

— Je ne crois pas, ma bien-aimée Louise, qu'il y ait au monde deux êtres aussi heureux que nous.

Sa femme le remercia d'un tendre baiser et se répandit en mille conjectures sur la possibilité de vivre à deux dans une chaumière, avec de minces appointements et être aussi heureux que si on habitait un palais magnifique, avec un revenu princier. Comme pour lui donner la réplique, un paysan des plus robustes apparaît sur le chemin, fredonnant tout en marchant, un air des plus joyeux.

— Demandons-lui donc, dit la princesse, à ce campagnard, s'il est réellement heureux ?

— Arrive ici, mon bon, je désirerais te demander quelque chose, dit le prince, en ajustant son binocle. Es-tu réellement aussi joyeux, aussi heureux que tu en as l'air ?

— En voilà une question, par exemple !

— Je veux tout simplement savoir si l'état de votre esprit est en rapport avec votre mine satisfaite ?

— Oui, je crois que je n'ai rien à envier au bonheur des autres. Je mange et bois, selon mon besoin, et j'ai un appétit aussi vorace que celui d'un facteur. Ma femme et mes enfants se portent bien. Je n'ai aucun souci du lendemain.

— Dois-je croire alors que tu n'as aucun sujet de tracasserie ?

Le paysan se gratta le front et répondit :

— Oui, il me semble en effet, maintenant que j'y pense, que mon sort pourrait s'améliorer un tant soit peu. Je travaille dru, voyez-vous, toute la semaine, et, le dimanche, je ne me fais pas scrupule d'aller à l'auberge et d'y prendre un petit verre pour me rincer le gosier. J'y rencontre de vieilles connaissances : on prend un verre, puis deux, puis trois et sans que je m'en rende bien compte, j'ai bien une dizaine de verres dans le corps, lorsqu'arrive l'heure de m'en aller. Rentré à la maison, la bourgeoisie me fait une scène à tout casser et je vous assure qu'il fait chaud chez nous quand elle s'en mêle. S'il était possible de modifier un peu son caractère sous ce rapport, je ne crois pas que je trouverais à redire.

— Tu devrais en mourir de honte, s'écria la princesse indignée. Comment ! d'après ton propre témoignage, tu ne vauds guère mieux qu'un soulard ! Tu dépenses ton argent à te remplir le ventre de bière, au lieu de l'employer à habiller ta femme et tes enfants qui, avec ton mauvais exemple sous les yeux, finiront tôt ou tard par mal tourner ; et lorsque ta femme te fait des reproches bien mérités, au lieu de l'écouter et de suivre ses bons conseils, tu te permets de rire d'elle et de l'insulter. Oh ! misérable que tu es !

Le paysan heureux écouta, bouche béante et tout ahuri, cette avalanche de reproches de la princesse ; puis, revenu à lui, il se tourna du côté du prince en clignant un peu de l'œil et lui dit d'un ton goguenard :

— Mais c'est une vraie harpie que tu as là ; absolument comme la mienne ! Je te plains, pauvre homme. Et il s'en alla en riant aux éclats.

## COL-FICHU EN FOURRURE

Le col est en martre du Canada, avec pans de 16 pouces sans les têtes de 3½ pouces et les queues de 6 pouces de long. La pèlerine à 4½ pouces de large. Col



PÉLERINE-FICHU EN FOURRURE

droit sur 2½ et col raide à 6 pattes laitonnées sur 3½. Ces deux cols sont doublés de fourrure, mais la pèlerine est doublée de soie sur ouatine. Fermer par des agrafes sur toute la longueur des devants.

ERRATA.—Au lieu de G. Rivet, lisez J. Rivet (Joseph), à l'article : Lourdes. M. J. Rivet est l'organisateur des pèlerinages à Lourdes.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

L'on joue *All Comforts of Home*, cette semaine, au Théâtre Français. C'est, sans conteste, la meilleure production de la saison. Les critiques de Londres et de New-York s'accordent à dire que c'est une comédie des plus intéressantes et des plus humoristiques. Elle a été beaucoup jouée ; mais il faut admettre, aujourd'hui, que c'est une pièce recherchée dont la production est très dispendieuse. M. Phillips, l'habile gérant de ce théâtre, a mis de côté la question des dépenses.

Les célèbres sœurs Franzioffa amusent le public dans les entr'actes.

La soirée des étudiants est fixée à jeudi soir, alors qu'il y aura salle comble.

AU MONUMENT NATIONAL

Nous venons d'apprendre qu'une compagnie dramatique française jouera au Monument National, lundi le 29 novembre. *Monte Cristo*, le drame si populaire de Alex. Dumas père tiendra l'affiche. Parmi les acteurs, nous remarquons MM. Léon Petitjean, Jos. Charpentier, Em. de Lévis et de Launay etc.

Cette compagnie française se propose de donner aussi plusieurs représentations dans le courant de l'hiver. *Ruy-Blas*, *Don César de Bazan*, *Lucrece Borgia*, *Les Trois Mousquetaires*, etc., seront mis immédiatement à l'étude. C'est une bonne occasion pour nous, Canadiens, qui n'avons pas de théâtre français à Montréal, d'encourager l'effort de cette nouvelle compagnie dramatique.

La vente des billets se fait dès maintenant.

PARC SOHMER

L'administration de ce joli parc annonce une série d'amusements populaires, récréations de toutes sortes, représentations choisies, dans un endroit délicieux, plein de charme, admirablement situé.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un hôtelier retiré fait lui-même l'éloge bien senti de sa fortune.

— Le peu d'argent que j'ai, s'écrie-t-il avec emphase, je puis dire que je l'ai gagné sou à sou !

\* \*

Monsieur, en s'habillant, s'aperçoit que ses devants de chemise commencent à s'user. Il s'en plaint à son valet de chambre qui, prenant la chose gaiement :

— Monsieur a bien raison, elles ne passeront pas l'hiver : elles s'en vont de la poitrine !

## GRAVURE-DEVINETTE



Ce pauvre policier prussien ! est-il embarrassé du riche tapis qu'il porte ! S'il pouvait en trouver le propriétaire ?

LE QUADRUPLE MEURTRE DE RAWDON:



LES VICTIMES SUR LEUR LIT FUNÉBRE

# LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

## CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Elle avait appris ainsi que Champagne avait beaucoup de conduite ; tout en ne refusant pas, à l'occasion, de partager les plaisirs des copains.

Le camarade, après avoir fourni des renseignements sur l'existence de François, ne pouvait s'empêcher de raconter ce qui se passait au feu ; c'est alors que la mère de Claudinet ne pouvait chasser ses alarmes.

Elle se rasséra un peu en disant ;

—Heureusement que tu vas bientôt avoir ton congé, je me tremblerai plus.

Le sapeur haussa les épaules, plaisantant contre les femmes qui se tourmentent toujours ; puis il tira sa montre d'argent :

—Huit heures et demie, dit-il, nous avons encore du temps. . . .

Y a du bon !

—Si tu veux, reprit Rose, je vais te tirer les cartes.

—Si ça t'amuse, vas-y. Tu jubiles tellement quand tu fais ton petit truc, que je ne voudrais pas t'en priver.

—Quand les cartes sont bonnes !

—Ah ! mon Dieu ! à force de les connaître, va, on doit pouvoir leur faire dire tout ce que l'on veut.

Ce scepticisme ne souleva aucune nouvelle protestation chez Rose, qui se leva pour prendre ses jeux.

Rose Fouilloux avait déjà étalé ses cartes.

—Alors il ne s'agit plus de blaguer, fit Champagne, affectant un air très sérieux.

Rose ne répondit rien. Elle était devenue grave.

Son regard prenait une fixité singulière, comme si elle allait procéder à une incantation ; un léger tremblement nerveux l'agitait.

On eût dit qu'elle subissait véritablement une influence occulte.

François lui, malgré ses efforts, laissait errer sur ses lèvres un sourire de doute.

Rose battit le jeu et fit couper son mari de la main gauche. Elle examina les cartes. Brusquement ses sourcils se contractèrent.

—Quoi ? interrogea François, ça ne va pas ?

L'as de trèfle était renversé, ce qui signifiait que des projets étaient contrariés.

Le roi de carreau, lui aussi, avait la tête en bas, présage d'un danger imminent.

Enfin le neuf de pique annonçait la mort !

Rose très pâle ne put retenir un cri d'angoisse.

François, qui l'observait, un peu goguenard, vit ce trouble extraordinaire.

Il eut un mouvement d'impatience et brouilla le jeu.

—Tout ça, c'est des bêtises ! s'écria-t-il ; je ne veux pas que tu te mettes dans tous tes états.

Mais, malgré lui, il ajouta :

—Qu'est-ce que tu as donc vu, pour être bouleversée ainsi ?

La devineresse reprit son empire sur elle même.

—Je n'aurais pas dû consulter les cartes, répliqua-t-elle.

—Ah ! comme j'avais raison. . . .

—Je me suis trompée peut-être. . . . Je n'avais guère la tête à ce que je faisais.

Elle se passa la main devant les yeux, comme pour éloigner une vision funèbre.

Elle voulait se persuader qu'elle avait commis une erreur.

—Heureusement, repartit François, que je ne suis pas un client sérieux ; sans cela je n'en aurais pas pour mon argent. . . . Veux-tu me faire plaisir, Rose ?

—Oui, je le devine.

—Ne me tire plus jamais les cartes.

—Ce sera la dernière fois, je te le jure !

Le pompier se frotta les mains.

—A la bonne heure ! . . . Tu comprends bien que, pour moi, ça n'y fait ni chaud ni froid ; mais, décidément, cela t'impressionne trop. . . . Je te le répète, on y voit tout ce que l'on veut voir, dans ces

manigances-là. . . . C'est pire qu'une lanterne magique. . . . J'ai coupé e jeu parce que tu me l'as demandé, mais au fond je n'y coupe pas.

Rose, tout en cherchant à se rassérer, eut un dernier regard si inquiet, que François Champagne, malgré sa bonne humeur, posa de nouveau la question de tout à l'heure :

—Mais qu'est-ce que tu as donc vu ?

—Rien. . . . N'en parlons plus.

Elle prit la lampe et accompagna François, qui voulait embrasser son fils avant de partir.

Claudinet continuait à dormir tranquillement.

Sa respiration était un peu courte, un peu embarrassée ; une personne étrangère l'eût tout de suite remarqué ; mais Rose et François, qui étaient habitués à ce souffle, beaucoup moins rauque que le mois précédent, n'en furent pas autrement frappés.

François se pencha très adroitement et déposa un baiser sur la joue moite de Claudinet ; puis il embrassa deux fois la maman, promit qu'il viendrait le lendemain soir, et partit au pas accéléré.

Rose desservit la table machinalement. La tireuse de cartes s'imposait les plus violents efforts pour oublier qu'elle avait consulté l'oracle, et l'effroi que lui avait inspiré sa réponse.

Tout en croyant aux prédictions de la cartomancie, Rose n'était pas assez fanatique pour ne pas s'avouer que, de temps en temps, tout ce qu'elle annonçait ne se réalisait pas ; dans ce cas-là, elle s'accusait d'avoir montré de la distraction : elle n'avait pas fait couper de la main gauche, une carte était tombée, une autre était restée dans le tiroir, bref, le destin ne pouvait parler.

Cela se produisait rarement, mais enfin, elle reconnaissait qu'elle n'était pas infaillible.

Pourtant elle avait beau se répéter tout cela pour retrouver sa quiétude ; elle n'y parvenait pas.

Elle eut un battement de paupières et se sentit accablée.

Elle se déshabilla, embrassa Claudinet et se coucha.

Le lit de la maman était tout près du berceau de l'enfant.

Pendant que Rose Fouilloux se mettait au lit, François Champagne arpentait allègrement la distance qui sépare la rue des Trois-Couronnes de la rue Château-Landon, où le pompier était caserné.

François était encore plus joyeux qu'à l'ordinaire.

Pour que son allégresse dépassât toute mesure, il acheta un cigare d'un sou et le fuma avec autant de délices que s'il se fût agi d'un pur havane.

Sans l'uniforme qu'il portait et qui l'obligeait à une certaine réserve, le pompier aurait chanté son bonheur à tous les échos.

Le pompier monta dans sa chambrée ; il avait droit à la lumière pendant quelques minutes encore avant l'extinction des feux ; il en profita pour se dévêtir rapidement, en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas réveiller ses camarades qui dormaient déjà.

Il commençait à s'assoupir.

Tout à coup, les notes stridentes du clairon déchirèrent l'espace.

On sonnait au feu.

XVIII

L'INCENDIE

En un clin d'œil, les hommes de la chambrée furent sur pied.

Ce brusque réveil ne causa aucun tumulte ; ce fut très méthodiquement, sans le moindre désordre, au milieu du plus profond silence, que les pompiers s'habillèrent avec une promptitude merveilleuse.

Ces vaillants avaient l'habitude de pareilles alertes.

Ils ignoraient la gravité du danger qu'ils allaient courir.

Si on les dérangeait à tort, ce qui arrive quelquefois, ils reviendraient tranquillement à la caserne ; si l'incendie était grave, ils le combattraient tant qu'ils pourraient rester debout.

Au premier signal, François et Etienne son compagnon de chambre, s'étaient trouvés tout de suite debout.

La chambrée avait été éclairée immédiatement. Les deux camarades se jetèrent un coup d'œil.

Etienne Poulot murmura :

—Satané métier ! on ne peut pas dormir paisiblement pendant vingt-quatre heures :

François répondit :

—Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à ce coup de chien.

Vite, les hommes coiffèrent le casque, bouclèrent la ceinture de sauvetage et se munirent des instruments réglementaires.

En bas, une pompe à vapeur était déjà attelée, les harnais des chevaux se trouvant suspendus au-dessus du râtelier et s'ajustant presque automatiquement sur les bêtes que surveillent les hommes de garde à l'écurie.

L'incendie signalé devait être important, car des échelles suivait la pompe à vapeur.

—C'est le grand secours ! fit Poulot, déjà assis à côté de François Champagne.

Les pompiers partirent dans les voitures, au grand trot des chevaux râblés et agiles qui font ce service.

La trompe sonnait sans relâche pour avertir les véhicules qui se trouvaient encore dans les rues à cette heure tardive de se garer.

Minuit venait de sonner.

La voix rauque de la sirène, la lueur des torches se reflétant sur les casques de cuivre des hommes et sur l'armature de la pompe, le bruit spécial causé par ce cortège, le tangage particulier des voitures qui filaient avec une rapidité tenant de l'apparition, produisaient leur effet accoutumés sur les Parisiens qui rentraient des théâtres.

Des groupes se formaient sur les trottoirs, sur les refuges, au coin des rues, pour voir passer les pompiers.

On entendait conjecturer :

—C'est du côté de la place Clichy... —Non ! ce doit être plus près que cela... —Allons donc ! C'est au moins à l'Arc de triomphe.

Le détachement était déjà loin. Le lieutenant qui le commandait avait indiqué la plaine Monceau au conducteur de la première voiture.

—Et bien, mon vieux, disait Champagne à Poulot, tu dors encore... Réveille-toi, bon Dieu !

—C'est fait, répliqua Poulot, qui se secoua un peu... c'est embêtant, tout de même... Tu ne sais pas ce que je rêvais?... .

A ce moment, un brusque cahot secoua la voiture, il y avait un trou dans la chaussée, et les paveurs n'avaient pas fini de le réparer ; mais l'équipage endiablé franchit quand même l'obstacle.

—Si ! répondit François, après la secousse ; tu rêvais que tu étais à ma noce.

—C'est vrai ! déclara Poulot avec ahurissement.

—Tu courtais la demoiselle d'honneur.

—C'est toujours vrai !... Même qu'elle ne me répondait pas trop défavorablement... Ah ça ! François, tu es donc sorcier.

—Il faut croire.

—Pardi ! Ce n'est pas étonnant, puisque ta femme tire les cartes.

Etienne ne remarqua pas que sa réplique assombrissait François, car il continua :

—Pour lors, mon ami Champagne, ta bourgeoise a dû te prédire que nous aurions un avaro cette nuit.

—Peut-être ! murmura le mari de Rose.

Les pompiers avaient dépassé la statue du maréchal Moncey.

Déjà, ils apercevaient le ciel rouge dans la direction du nord-ouest.

Les habitants des Batignolles étaient renseignés ; le feu était rue de Prony.

Sur le parcours des voitures, les fenêtres s'ouvraient ; on voyait apparaître des têtes recouvertes du bonnet de nuit.

En quelques minutes, les pompiers arrivèrent sur le lieu du sinistre.

Les gardiens de la paix du quartier avaient pris les premières mesures d'ordre, contenant la foule qui se pressait dans la rue.

C'était un petit hôtel récemment construit qui flambait.

On redoutait surtout que le feu n'atteignît la boutique d'un épicer, qui occupait tout le rez-de-chaussée de la maison contiguë.

Les bonbonnes d'essence, les huiles, les liqueurs auraient fourni un nouvel aliment aux flammes, et tout un pâté d'immeubles était menacé.

Le foyer s'agrandissait d'une façon terrifiante.

La pompe fut mise en batterie rapidement, pendant que deux hommes dévissaient la plaque qui couvrait la bouche d'eau et que les autres installaient le dévidoir.

Les gens du petit hôtel s'étaient sauvés en toute hâte ; ceux de l'immeuble contigu commençaient à déménager.

Le trottoir était jonché d'effets, de linges, d'objets de literie.

La chaleur devenait insupportable et la fumée suffocante.

Les flammèches retombaient en pluie de feu avec une rapidité effrayante.

La pompe commença à fonctionner, projetant des torrents d'eau sur le rez-de-chaussée.

On entendait, mêlé au bruit de la machine, le ronflement caractéristique du feu qui dévore un à un chaque obstacle, pendant que le bois qui se tordait sous sa morsure laissait échapper mille crépitations.

Un mouvement de panique se produisit, gênant les efforts des travailleurs.

Heureusement, des brigades de police arrivèrent au pas de course.

Soudain, une voix clama :

—Mais il y a encore du monde dans l'hôtel.

On devine l'émotion produite par ces paroles.

L'officier de pompiers courut à l'homme qui les avait prononcées et lui demanda hâtivement des explications.

—Vite ! cria le lieutenant, les échelles !

L'ordre fut exécuté aussitôt que donné.

—Au deuxième, poursuivit le chef, il y a une petite fille.

François Champagne et Etienne Poulot crièrent en même temps :

—Nous y allons !

Deux camarades se joignirent à eux pour transporter l'échelle de sauvetage.

Il était arrivé d'autres détachements de pompiers. Le fléau, attaqué de toutes parts, ne faisait plus de progrès ; mais les flammes montaient encore à une hauteur prodigieuse.

Dans la foule, les plus sinistres rumeurs circulaient.

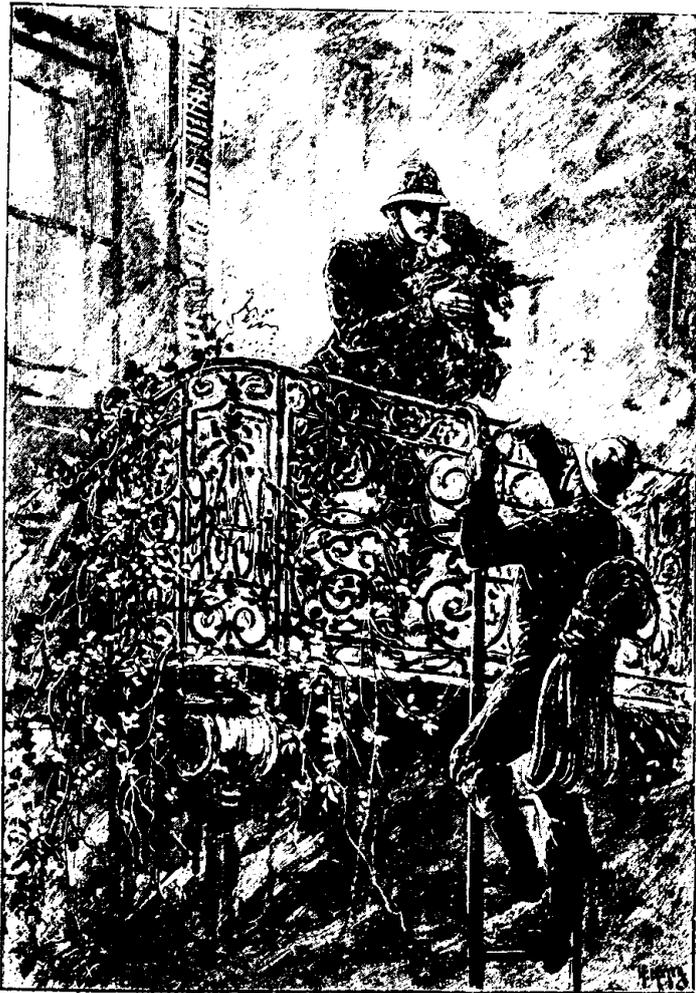
Ce n'était pas une personne qui était restée dans le petit hôtel embrasé, mais bien toute une famille.

Des femmes tordaient les mains, se lamentaient, juraient qu'une terrible catastrophe était inévitable.

Les hommes aussi perdaient la tête.

Seuls, les pompiers restaient intrépides, admirables de sang-froid et de courage.

Ils luttèrent d'émulation entre eux, avec le noble orgueil de faire mieux que les camarades. Ces hommes sacrifiaient leur vie pour



François reparut, tenant la petite fille dans ses bras.—Page 478, col. 1

sauver des gens qui leur étaient totalement inconnus, ou arracher au feu des richesses dont ils n'auraient pas la moindre parcelle.

François Champagne était le plus grand parmi ces obscurs héros.

C'était avec une véritable frénésie qu'il se ruait au danger, courant aux endroits les plus périlleux avec une sorte de volupté, et gardant au milieu du foyer incandescent son sourire de brave et insouciant Bourguignon, qui semblait n'avoir jamais été à pareille fête.

Sa témérité inquiétait ses chefs ; mais il était impossible de le retenir quand il se lançait à corps perdu dans la fournaise pour arracher le moindre objet à la destruction.

Le lieutenant avait dit :

—Il y a une petite fille !

On pense si François avait fait un bond.

—Une petite fille ! une gosse ! répétait-il, en pensant à Claudinet qu'il avait embrassé deux heures auparavant, et qui aurait pu être menacé du même danger... Une enfant dont la mère se désolait en croyant sa gamine à jamais perdue ! Nous allons un peu voir !...

Il grimpa à l'échelle, suivi de Poulot ; celui-ci s'attarda une seconde à regarder au dehors ; rapide, François le devança et sauta sur le balcon du deuxième étage.

La chaleur avait fondu les vitres : le pompier put ouvrir la dernière.

Tous les regards se portaient anxieusement vers ce coin de la maison incendiée, tout à fait à droite.

Une fumée noire et épaisse, au milieu de laquelle passaient de temps en temps de menaçantes langues de feu, enveloppait cette partie de l'hôtel ; cependant, il restait encore des pans de mur intacts, tandis qu'à gauche et au centre, tout paraissait s'être effondré, du rez-de-chaussée à la toiture.

Il y eut quelques secondes d'anxiété mortelle, pendant que tous les jets des pompes convergeaient sur ce point.

Etienne Poulot, pâle comme un mort, avait les mains crispées aux montants de l'échelle de sauvetage. Il disait :

—C'était à moi de passer le premier... Je ne suis pas marié, moi !... Je n'ai pas d'enfant, moi !... Quel malheur que je n'aie pas été assez lesté et que je me sois laissé devancer par cet enragé de Champagne !

Tout à coup François reparut, tenant la petite fille dans ses bras.

Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines ; la foule acclamait le père de Claudinet, dont le visage animé et rougi par les flammes semblait illuminé d'une beauté surhumaine.

Rien de plus poignant et de plus magnifique que de voir cet homme et cet enfant dans un semblable décor.

François Champagne, après avoir escaladé le balcon, s'était précipité dans une grande pièce où il avait entrevu confusément des tableaux et des œuvres d'art qui flambaient déjà.

Il avait appelé, de sa voix sonore, qui dominait les terrifiants grondements de l'incendie :

—Hop !... Y a-t-il quelqu'un par ici ?

Puis il s'était engagé dans une seconde pièce. Il sentait le sol trembler sous ses pas et des morceaux de plafond lui tombaient sur la tête.

Il ne pouvait aller plus loin. Il l'aurait essayé en vain.

Heureusement, il vit dans l'encoignure de la chambre quelque chose qui ressemblait à un assemblage d'étoffes ; de la main il écarta un énorme plâtre qui allait s'écrouler sur ce qu'il avait pris tout d'abord pour un paquet.

C'était la petite fille ; à demi asphyxiée, elle avait perdu connaissance.

Rapide comme la pensée, François saisit l'enfant et enjamba les décombres qui s'étaient amoncés.

Si Champagne avait fait un faux pas, il tombait avec son fardeau pour ne plus se relever.

Il pouvait à peine respirer ; la suffocation n'était pour lui qu'une question de secondes...

Enfin, il était sorti victorieux du combat engagé contre le plus implacable des ennemis.

Quand on aperçut le groupe, les hommes qui tenaient les lances modifièrent un peu leur projection, afin de ne pas atteindre François et la petite fille.

Etienne tendit les bras pour que son ami lui passât l'enfant ; mais, très obstiné, le sauveteur voulut garder son fardeau.

Il fut bientôt en bas de l'échelle.

—Ah ! nom d'un chien, mon vieux, qu'il fait soif ! dit François à Etienne...

Puis il regarda l'enfant qu'il avait arrachée au bûcher.

C'était une délicieuse petite fille de sept ans ; une blondinette frisée, à la chair satinée et rose.

Elle ouvrit les yeux : l'air frais de la nuit avait rafraîchi le front de cette innocente, et dissipé son évanouissement.

La mignonne eut un geste épouvanté.

—N'ayez plus peur, lui dit doucement François en la berçant dans ses bras.

—Le feu ! le feu ! balbutia l'enfant.

—On va l'éteindre, ma petite demoiselle... Nous sommes ici pour ça, répliqua Champagne... Tenez ! voilà que les flammes diminuent... Ce n'est pas trop tôt, hein ?... Mais vous êtes à l'abri du danger, c'est le principal... Vous allez me permettre maintenant d'aller rejoindre mes camarades... Vous allez retrouver sans doute les personnes que vous aimez, et qui ne savaient pas que vous étiez restée toute seule là-haut, où il fait si chaud... On aura cru vous avoir emmenée.

La petite fille fondit en larmes et poussa un gémissement.

Elle saisit François par le cou et l'embrassa à deux reprises.

—Monsieur ! monsieur ! gémit-elle... Jacqueline est restée dans la chambre.

—Jacqueline ! fit Champagne en tressautant. C'est votre petite sœur ?

—Non, monsieur... Je n'ai plus qu'elle au monde !

Et l'enfant sanglotait plus fort.

Instinctivement, François, repris de la fièvre du dévouement, marchait vers l'échelle que l'on se préparait à enlever.

—Laissez-la ! commanda-t-il. Elle va resservir...

Ses yeux rayonnaient ; il allait s'emballer de nouveau.

La fillette continua :

—Je mourrai si Jacqueline est brûlée !

—C'est votre bonne ?

—Non, monsieur.

François avait posé l'enfant à terre et son pied gauche était déjà sur le premier échelon.

—Je crois que j'aurais mieux aimé rester dans le feu, dit la blondinette, si vous ne me rendez pas ma pauvre Jacqueline.

—Mais enfin, qui est-ce, mon enfant, votre Jacqueline ? demanda encore le pompier qui continuait son mouvement ascensionnel.

—C'est ma poupée, monsieur ! clama la fillette, de sa voix la plus déchirante. Je n'ai plus qu'elle au monde à aimer maintenant... Que dira-t-elle en mourant si elle voit que moi, sa petite mère, je l'ai abandonnée pour me sauver !

—Eh bien, saperlotte ! vous l'aurez où j'y perdrai mon nom, cria notre ami... Il ne sera pas dit que François Champagne, né à Saint-Jean-des-Vignes, matricule 1228, et père d'un amour d'enfant comme Claudinet, aura laissé pleurer une petite fille aussi gentille que vous.

Les assistants, en revoyant François Champagne sur l'échelle, pensèrent qu'il restait encore quelqu'un à sauver dans la maison.

—Je vous avais bien dit, fit un boutiquier dans la foule, qu'il y avait plusieurs personnes en péril.

Un autre répondit :

—Cette fois-ci, le pompier ne sera peut-être pas aussi heureux.

—Les flammes sont moins hautes.

—On commence à se rendre maître du feu.

—Oui, mais, cela n'empêche pas que si un malheureux est resté là-haut, il doit être étouffé ou grillé.

—On ne sait pas... Quelquefois on voit des gens miraculeusement préservés...

Les commentaires prirent fin. Pour la seconde fois, Champagne sautait sur le balcon ; une pierre se détacha de la saillie et vint rouler dans la rue.

Les spectateurs ne respiraient plus, il y avait comme une attente tragique dans la rue.

—Ah ! le voilà ! s'écrièrent mille voix.

En effet, François reparaisait, tenant Jacqueline, la poupée de la fillette.

A un mètre de lui un dernier pan de mur s'abattit avec un grondement lugubre.

Des gerbes de flammes jaillirent de nouveau, éparpillant les étincelles qui retombèrent dans la rue ; François semblait une salamandre s'agitant à travers les matériaux en combustion.

Il remit pied sur le balcon...

Soudain un cri épouvantable, poussé par des milliers de poitrines, retentit...

Le balcon venait de s'effondrer. Le pompier était tombé du deuxième étage ; il avait roulé au milieu des décombres fumants.

Puis un brusque et morne silence se fit ; chacun retenait son souffle.

Le lieutenant et Etienne s'élançèrent les premiers pour ramasser le malheureux.

François, étourdi par la chute, serrait la poupée convulsivement.

Il était tombé sur le dos ; quand il se sentit empoigné par les bras, il fit un effort et parvint à se relever.

Mais un brouillard rouge obscurcissait sa vue et il lui sembla que sa tête était fendue en quatre.

Il eut un battement de paupières et poussa un soupir prolongé.

—Mon ami, dit l'officier, où êtes-vous blessé ?

François soupira encore. Il murmura :

—Donnez Jacqueline à la petite fille.

Et il tendit la poupée à l'enfant épouvantée, qui était accourue auprès de lui.

Alors, en voyant, ou plutôt entendant la fillette le remercier avec la tendre, la naïve effusion de son âge, François Champagne, malgré ses souffrances, eut une expression de joie qui éclaira sa physionomie convulsée.

Poulot était accouru. Il s'écria :

—François !... mon ami... mon vieux Champagne !... as-tu quelque chose de cassé ?

—Ah ! c'est toi, Etienne... articula difficilement le Bourguignon... Je suis content que tu sois là... Tu iras prévenir Rose... Tu lui diras que ce n'est rien... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus... Tu embrassera Claudinet, mon pauvre gosse !... Tu diras encore à Rose que ce qu'elle a vu dans les cartes, c'était...

François Champagne ne put achever ; son sourire se figea sur ses lèvres et il perdit connaissance.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

**POUR LE RICHE ET LE PAUVRE**

Le *Baume Rhumal* est d'un prix qui le met à la portée de tous ceux qui toussent : il convient au riche et au pauvre ; pour l'un et pour l'autre, c'est le remède souverain dans les maux de la gorge, des bronches et des poumons.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Le son d'une cloche qui peut être entendu à 45,000 pieds dans l'eau, n'est entendu qu'à une distance de 456 pieds dans l'air.

**L'HUMIDITE**

Évitez l'humidité et vous éviterez de gros rhumes. Si vous vous enrhumiez, le seul remède efficace, le *Baume Rhumal* vous guérira.

—Le département du Trésor à Washington estime la population des États-Unis à 77 millions d'âmes. Au dernier recensement fédéral qui eut lieu en 1890, la population dépassait 62 millions ; c'est donc deux millions d'âmes environ que gagnent annuellement les États-Unis.

**UN TRIOMPHE**

Le triomphe de la science médicale : le *Baume Rhumal* guérit toux, rhumes, grippe, bronchites, sans nécessité de régime spécial.

**Avez-vous besoin d'une montre ?**

Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la : il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 : ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La cou de \$3.95 à \$4.95, très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.  
334 Dearborn St., Chicago.

ROYAL MANUFACTURING CO.  
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.

**MARION & MARION, EXPERTS.**  
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398.  
Mentionnez ce Journal.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

65 St-Denis, 19

**La fille, l'épouse, la mère**

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère ; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse ; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps devient la mère de tons.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FÉMININE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé e s'applique.

**Les Pilul. Rouges**

... du Dr Codeppe

**POUR FEMMES PALES AIBLES**

sont la plus grande œuvre du siècle, soulageant les souffrances de cette nature. Où est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal ? Les Pilules Rouges du Dr Codeppe n'ont qu'une mission : GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE et ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Codeppe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

**CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**  
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

**La Banque Ville-Marie**

AVIS EST PAR LE PRÉSENT DONNÉ qu'un dividende de **Trois pour Cent** pour le semestre courant, équivalant à six pour cent par année sur le capital payé de cette institution, a été déclaré et que ce dividende sera payable aux bureaux d'affaires de la Banque en cette ville, le et après le

**MERCREDI, 1er jour de Décembre prochain.**

Les livres de transfert seront fermés du 16 au 30e jour de Novembre prochain, ces deux jours inclus.

Par ordre du Bureau  
**W. WEIR,**  
Président et gérant général.  
Montréal, 19 Octobre 1897.

**PLUS D'ASTHME**

Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses **Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)**  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès

**GUÉRISON CERTAINE** en 2 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du

**VERSOLITAIRE** par les **CAPSULES L. KIRN**

à l'extract éthériod de FOUGÈRE MÂLE Pur sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité de ses Capsules qui portent sa signature.

**PHARM. FRANÇOIS KAUFOW,**  
44, Boulevard Edgar-Quinet  
dans toutes les bonnes Pharmacies.

**Buyez l'Eau du Recollet** Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL**

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

**SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**  
242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,  
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

**PROCEDES :: MODERNES**

**U. PERREAU**

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE**

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

**ARCHAMBAULT & BELIVEAU**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

**LE SEUL** journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

**LA SAISON**

30, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sous convocation qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure marche entre tous.

**Un PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR

ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les

**PILULES ANTONIO**

toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.

Ph<sup>ie</sup> MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

**CHIRURGIEN-DENTISTE**

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine

Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés couronnés en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

**LISEZ LE**

**Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

**ABONNEMENT**

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

**Rédaction, Administration, Atelier**  
75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

G.-A. Nantel  
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carrel  
Administrateur.

**BON MARCHÉ  
INCOMPARABLE**

CHEZ

**E. LEPAGE & Cie**

COIN DES RUES

**St-Laurent et Duluth**

**Etoffes à Robes**

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

**Indiennes, Mousselines, Etc.**

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

**Jobs Spéciaux**

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

**EPICERIES**

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

**SPECIAL**

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

**E. LEPAGE & CIE,**

949-951-953-955 rue St-Laurent.

**Un bienfait pour le beau sexe**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance : **L. A. BERNARD,**

1883, rue Sainte-Catherine, Montréal



**Faussees dents SANS PALAIS**

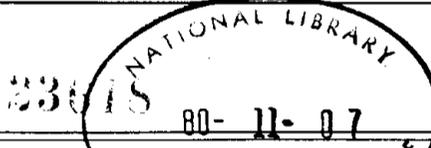
Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU,** Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



**Pour les Hommes Éléphants**

Merceries modernes, à des prix modernes, bon marché pour la qualité supérieure, le bon goût et la nouveauté

Chapeaux pour hommes, Chemises blanches, à ordre, ou toutes faites, Chemises de couleur, à ordre, ou toutes faites, Gants, Cravates nouvelles, Corps et Caleçons, Collets, Manchettes, Mouchoirs de Soie, Bretelles, Parapluies, etc., etc.

Un grand assortiment de Fourrures.

**Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.**

**LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l' de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

**FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000**

**Distribution chaque mercredi**

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouinet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

**Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00**

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

**La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1625.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

**Abonnez-vous au MONDE**

ILLUSTRE, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITE LIMITEE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

**SOUS-VETEMENTS BLANCS POUR DAMES**

**Cache-Corsets pour Dames**

Un lot choisi de cache-corsets en batiste, Nainsook et de Mousseline, garnis de broderie et de dentelle. Depuis 94c jusqu'à \$1.50 chaque.

**Chemises de Nuit pour Dames**

Cent magnifiques patrons de chemises de nuit, délicatement garnies de broderies, de dentelles et de volants. Prix 35c jusqu'à \$3.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Chemises de Dames**

Un riche assortiment de chemises en batiste, et en mousseline, confectionnées dans tous les genres imaginables. Depuis 12½c jusqu'à \$2.70.

**Jupons blancs pour Dames**

Les différents genres de jupons blancs que nous avons, sont exceptionnellement beaux, plusieurs même sont de nouvelles créations, au prix de 28c à \$3.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Peignoirs de Dames**

C'est le département le plus populaire du gros magasin et c'est là où toutes les dames se rendent pour avoir des peignoirs et gilets de chambre. Peignoirs de matin en marchandises de fantaisie rayées et carreautes, corsage doublé, dos ample et jupe large pour dames, \$1.50 chacun.

Peignoirs en drap Empress, effets bleu, cardinal-brun et de deuil, des derniers goûts avec gilet Boléro, garnis de braid de fantaisie, jupe ample et corsage doublé, pour dames, pour dames, \$1.95 chacun.

Peignoirs de matin, pour dames, \$2.00 et \$2.50, jusqu'à \$10.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Corsets**

Toutes les dames admettent que le corset S.C. est le plus convenable qu'elles puissent porter, l'avons en cinq formes différentes pour convenir à toutes les tailles. Quand vous portez un corset S.C. les misères causées ordinairement par le corset cessent.

**Le Corset S.C.**

En blanc et en drb, 50c, 69c, 98c, \$1.20.

Un corset remarquable, s'ajuste bien à la taille et à une bande, c'est le meilleur corset pour tailles d'au delà de 34 pouces. Prix \$1.65.

**LA CIE S. CARSLY (Limitée)**

1765 à 1783, rue Notre-Dame